
3 1761 06558959 0

LE DUC

DE

WELLINGTON

par

JULES MAUREL.



LE DUC

DE

WELLINGTON

LE DUC

DE

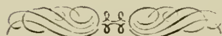
WELLINGTON

par

JULES MAUREL.

Nullum numen habes, si sit prudentia: nos te
Nos facimus, fortuna, deam, cœloque locamus.





BRUXELLES,
TYPOGRAPHIE DE V. MANCHE, RUE DES BOITEUX, 13.

1853



LE DUC DE WELLINGTON.

Nullum numen habes, si sit prudentia; nos te
Nos facimus, fortuna, deam, cœloque locamus.

Deux hommes célèbres ont porté, pendant la première moitié de ce siècle, les destinées du peuple anglais. L'un a sauvé l'empire des Indes; l'autre a sauvé l'Angleterre et l'Europe continentale.

L'un a effacé jusques aux derniers vestiges de l'influence étrangère dans l'Inde; il a détrôné les

sultans du Mysore; il a conquis leur territoire, et il a dissipé la puissante confédération des princes mahrattes. L'autre a délivré l'Espagne et le Portugal; il a enseigné aux peuples du nord l'art de se défendre contre le nombre, contre la gloire, contre la toute-puissance du génie; il a deux fois envahi la France; il a combattu la plupart des généraux de l'Empire, Junot duc d'Abrantès, Victor duc de Bellune, Sébastiani, Jourdan, Soult duc de Dalmatie, Marmont duc de Raguse, Ney duc d'Elchingen, Masséna prince d'Essling, et enfin Napoléon lui-même, avec un succès obstiné et presque monotone.

Par un privilége bien rare accordé à la maison de Mornington, ces deux hommes étaient frères, et le premier nom qu'ils aient rendu célèbre, est le nom de Wellesley.

L'aîné, le marquis de Wellesley, est naturellement le premier qui ait paru sur la scène. Signalé de bonne heure par des facultés extraordinaires, une mémoire immense, une facilité de travail incroyable, et une grande force de volonté, il est entré fort jeune dans le monde politique; il s'y est élevé rapidement, et après un stage assez court dans l'administration, il fut nommé gouverneur

des Indes, en 1797. Sur ce théâtre de merveilles où il jouait le principal rôle, il a favorisé les débuts de son jeune frère sir Arthur. Il lui a ouvert la carrière; il a éveillé son génie; il lui a donné maintes fois l'occasion de se distinguer, sans se faire accuser d'une trop grande partialité, dans un pays où règne la plus absolue liberté de parler et d'écrire, et où les plus grands noms n'intimident personne. Après une administration extrêmement brillante et signalée par des succès inouïs, le marquis de Wellesley semble n'avoir plus aspiré qu'à descendre. Son ambition s'arrête court. Il ne veut plus que d'un second rôle. Il met à s'effacer toute l'énergie et toute l'activité qu'il avait mises à se grandir. Ambassadeur en Espagne, ministre du prince régent; à Cadix, à Lisbonne, à Londres, en tout lieu, en toute circonstance, il ne songe plus qu'à se dévouer à la fortune de son frère; et ce n'est pas le trait le moins honorable ni le moins original de cet homme extraordinaire.

C'est sous l'administration du marquis de Wellesley, que la conquête a recommencé dans l'Inde, et qu'elle a fait des pas de géant. Après les violences de Clive et de Hastings, on était devenu

modéré, timide et presque pusillanime. Deux guerres difficiles, sanglantes et malheureuses contre le fameux sultan du Mysore, Hyder-Ali, avaient singulièrement refroidi l'imagination des Anglais. Une opinion avait fini par s'établir et dans le parlement et dans les conseils de la Compagnie : qu'il serait dangereux de s'agrandir et qu'il fallait appliquer tous ses soins à conserver ce qu'on avait bien ou mal acquis. On voulait la paix, et même on la voulait à tout prix.

L'exemple des Etats-Unis ajoutait une grande force à ces sentiments pacifiques. Pendant la guerre de Sept Ans, on avait applaudi à l'ardeur chevaleresque des colonies américaines ; on les avait laissé s'illustrer toutes seules et s'agrandir démesurément. La première conséquence de cette politique théâtrale et imprévoyante, ce fut l'émancipation des colonies d'Amérique. L'Angleterre resta longtemps étourdie du coup. Les conquêtes lointaines étaient devenues un objet d'épouvante. On avait donc changé la constitution de la Compagnie des Indes ; on avait donné au gouvernement une part d'influence prépondérante ; on avait réorganisé la colonie selon de nouveaux principes ; et on avait adopté une politique de prudence et de

circonspection dont le premier article était, qu'il fallait s'appliquer à éviter toute espèce de guerre.

Mais la révolution française était survenue. Elle avait bouleversé la moitié de l'Europe, et le contre-coup de ce changement s'était fait ressentir au bout du monde. La Compagnie des Indes sortit un moment de sa léthargie sous l'administration de lord Cornwallis, mais ce fut pour y retomber immédiatement.

La situation devenait grave. Appuyée sur une colonie d'une valeur inappréciable, l'Ile-de-France, le gouvernement français, monarchique ou républicain, avec la plus vulgaire sagesse et le plus médiocre génie, pouvait toujours tenir en échec la puissance britannique. Les choses se faisaient d'elles-mêmes. Les voisins de la Compagnie des Indes, qui n'avaient jamais cessé d'être des ennemis, étaient devenus des ennemis dangereux. Le successeur d'Hyder-Ali, le sultan Tippoo avait mis sur pied une armée considérable, organisée, équipée, disciplinée à l'européenne par des officiers français. Ce prince était en relation avec le Directoire ; et il recevait continuellement de l'Ile-de-France, des armes, des munitions, des instructions et des soldats. Il avait soumis aux Directeurs

un projet d'alliance offensive et un traité de partage concernant les possessions britanniques. L'expédition d'Egypte se rattachait à ces grands projets de conquête ; et le premier soin du général Bonaparte, quand il eut pris le Caire, au mois de juillet 1798, ce fut d'annoncer son arrivée et ses victoires au sultan du Mysore.

Les États du Nizam, qui partageaient en deux le territoire de la Compagnie des Indes, avaient cédé à la même influence. A la cour d'Hyderabad, il y avait une armée disciplinée, commandée par des officiers français. Plus au Nord, la grande confédération des Mahrattes, qui pouvait mettre sur pied des forces immenses, se préparait à la guerre, et s'y préparait à l'aide des mêmes moyens. Elle comptait dans ses rangs et des soldats, et des artilleurs et des officiers français.

L'expédition d'Égypte est considérée comme un événement mémorable. Elle est très-vantée. Elle n'a eu pourtant que trois conséquences bien peu poétiques. Premièrement, elle a livré aux Anglais la flotte française que Nelson a détruite, dans la rade d'Aboukir. Secondement, elle a donné aux Anglais l'île de Malte, conquête qui les a rendus tout puissants dans la Méditerannée. Troisième-

ment, elle a contribué de la manière la plus directe et la plus efficace, à la perte de tous les alliés de la France, dans l'Inde. Tout bien considéré, une phrase sur les Pyramides et la conquête de beaucoup d'hiéroglyphes constituent les agréments et le produit net de cette expédition.

Pendant que le Directoire discutait avec le *citoyen sultan Tippoo* le partage des Indes, le marquis de Wellesley arrivait aux affaires et prenait en main le gouvernement de la guerre et de la politique. Si loin et de quelque côté qu'il essayât de jeter les yeux, il ne voyait que des ennemis. Malheureusement, c'étaient des ennemis imprudents et malavisés qui menaçaient et qui ne pouvaient pas encore frapper.

Quant à lui, il n'hésite pas un moment. Il déclare que tout est perdu, si on ne change pas de système ; politiquement et militairement parlant, il fait le plus grand effort que les Anglais aient jamais fait dans l'Inde. Il frappa une succession de coups mortels contre tous ses ennemis, et dans l'exécution de ses plans, il déploya une activité digne de la grandeur de ses conceptions.

En quelques jours, il fit rentrer le Nizam dans l'obéissance.

En quelques mois, il disperse les armées du *citoyen sultan*, et il détruit l'empire du Mysore.

En six années, il fit deux guerres sanglantes qui forcèrent les princes Mahrattes à la plus complète soumission; et pour répondre à cette vaine et imprudente menace des Pyramides, il envoya, lui, en Egypte, une armée d'Anglais et de Cipayes, qui traversa la mer Rouge et qui prit possession du Caire, peu de temps avant la triste capitulation d'Alexandrie.

« Le marquis de Wellesley, dit un historien » exact et impartial, en un bien petit nombre » d'années, ajouta aux possessions de la Compa- » gnie des Indes un territoire plus étendu que » n'est la France, et il soumit à son influence » souveraine un pays plus grand que l'Allemagne » tout entière. »

Après la conquête du Mysore, les directeurs de la Compagnie songèrent à récompenser magnifiquement l'armée et le gouverneur. « J'apprends, » écrit le marquis de Wellesley au ministre de la » marine, que l'intention de la Compagnie est de » m'offrir un don de cent mille livres sterling » (deux millions cinq cent mille francs). Je suis

» persuadé qu'après y avoir réfléchi on renoncera
» aisément à ce projet. Il ne s'agit ici ni de l'in-
» dépendance de mon caractère, ni de la dignité
» de mon gouvernement; je n'ai même pas besoin
» de ces hautes considérations pour refuser un
» témoignage qui ne me convient point. Je ne
» songe qu'à notre armée. C'est à elle que revient
» de droit le butin pris sur l'ennemi, et il me se
» rait très désagréable d'amoindrir la part d'un
» seul de ces vaillants soldats que j'admire et que
» j'aime de toutes les forces de mon âme, et dont
» les intérêts me sont confiés. Cette somme serait
» nécessaire à mon existence ou à celle de ma fa-
» mille — et grâce au ciel il n'en est pas ainsi —
» que je n'en changerais pas pour cela ma réso-
» lution. »

Ce qu'il est permis de remarquer à ce sujet, c'est bien moins le désintéressement personnel du gouverneur que son dévouement absolu aux intérêts de l'armée. Là bas, tout repose sur le bon esprit et sur la discipline du soldat. Mais le plus grand ressort de la discipline, c'est la fidélité inviolable qu'un pouvoir conquérant doit apporter dans l'exécution de ses engagements.

Cette armée, d'ailleurs, de qui tout dépend, est

composée des plus singuliers éléments. Les peuples vaincus et soumis sont appelés à former plus des neuf dixièmes de l'armée conquérante. Il n'y a jamais eu, dans les Indes, plus de trente mille soldats européens; il y en a eu souvent beaucoup moins; et l'effectif des troupes que la Compagnie tient sous les armes, peut s'élever jusques à trois cent mille hommes. Par quel miracle l'empire se soutient-il, depuis près d'un siècle, avec un aussi faible contingent d'Anglais pur sang? Le miracle est fort simple; il est tout entier dans le respect que la Compagnie garde pour ses promesses, et dans sa fidélité à remplir tous ses engagements. Voilà qui est bien vulgaire, sans doute; mais l'histoire démontre que cette sorte de vertu est infiniment rare, et que les grands empires sont fondés sur le gros bon sens.

En fait de désintéressement, d'ailleurs, le marquis de Wellesley avait, près de lui, un très-digne rival. Dans le grand et bel ouvrage de M. Alison, je trouve l'anecdote suivante qui ne me semble pas indigne de l'histoire, et qui fait assez bien connaître le caractère et le genre d'esprit du duc de Wellington. Soldat et diplomate, sir Arthur Wellesley était chargé de négocier un

traité de paix entre les princes Mahrattes et le Nizam. Le premier ministre de la cour d'Hyderabad vient lui demander audience, un beau matin, et de l'air le plus mystérieux, il lui offre une somme immense, quelque chose comme trois millions, en échange d'un service bien peu compromettant, pensait-il, et qui ne pouvait causer de dommage à personne. Ce brave homme désirait seulement connaître d'avance quelles portions de territoire et quels avantages étaient réservés à son maître dans le traité. Sir Arthur Wellesley le regarde tranquillement pendant quelques secondes, et il lui dit avec le plus grand sérieux : « Vous êtes » donc capable, vous, de garder un secret? » — « Oui, certes! répond avec empressement le mys- » térieux personnage. » — « Eh bien!..... moi » aussi, » réplique le général anglais en souriant; et, par un geste non équivoque, il ordonne au visiteur de se retirer. — Le *moi aussi* est assurément très-heureux, mais ce qui donne du relief à cette petite anecdote, c'est que le duc de Wellington a servi longtemps dans les Indes, c'est qu'il y a commandé en chef, c'est qu'il y a obtenu des succès prodigieux, et qu'il n'y a rien fait absolument pour sa fortune, s'il a beaucoup fait pour sa gloire.

Il ne professait néanmoins ni le mépris des honneurs, ni le mépris des richesses, et il a fini par jouir d'une fortune considérable. Mais cette fortune lui a été donnée, à la face du soleil et aux applaudissements de l'Angleterre, par le Roi, par la chambre des lords et par la chambre des communes.



§

On ne sait presque rien, en France, de Wellington. De cet homme illustre, qui réunissait au plus beau génie et aux plus rares talents les plus simples et les plus modestes vertus, de ce grand capitaine qui a livré tant de batailles et qui n'a pas essuyé une défaite, on ne sait rien, à vrai dire; rien, si ce n'est qu'il se nommait Wellington, et que, le 18 juin 1815, à la tête d'une armée composée d'Anglais, d'Allemands, de Belges et de Hollandais, il a pris position à Waterloo, pour barrer à l'empereur Napoléon le chemin de Bruxelles.

Il est, d'ailleurs, généralement convenu que, ce

jour-là, le sort s'est trompé. Wellington *devait* perdre la bataille de Waterloo. Mais, *un concours de fatalités inouïes* (1) s'en est mêlé; et, le 19 juin, au lieu d'entrer à Bruxelles, l'empereur Napoléon regagnait Paris, à toute bride.

Le *concours de fatalités inouïes* expliquant les choses d'une manière convenable et même consolante, cette opinion a prévalu. C'est l'usage de dire au vainqueur de Waterloo : « On n'est pas un » grand homme pour avoir été heureux, un jour ;» — et c'est encore l'usage de se dire à soi-même : « Ce jour-là n'appartient qu'au hasard ! » — On s'en est tenu là ; et il n'a jamais été publié sur le vainqueur de Waterloo que des épigrammes ou des chansons.

Seuls, le *Journal des Débats* et l'*Assemblée nationale*, ont osé dire la vérité, et ils ont parlé de lord Wellington avec convenance, avec impartialité et avec mesure. Mais, d'ailleurs, l'attitude et le langage des journaux français en présence de cette tombe qui vient de s'ouvrir, ne sont guères faits que pour réjouir les ennemis de la France. On ne sait par quelle aberration d'idées, des écrivains qui se piquent de cour-

(1) *Echo de Ste-Hélène.*

toisie, se croient obligés de prendre un air fâché et un style hérissé, quand ils jugent cet homme qui a fait de grandes choses avec tant de modestie et de simplicité, et qui n'a jamais parlé de ces grandes choses qu'avec une simplicité plus grande encore! Les plus modérés ou les plus généreux s'estiment quittes envers l'histoire et envers le sens commun, s'ils ont laissé tomber dédaigneusement quelques mots d'éloge qui visent à l'ironie! Cette ignorance systématique, est-ce du patriotisme? Mais le patriotisme ne consiste pas à outrager un ennemi.

Prétendre à barbouiller l'histoire, essayer de faire du jour la nuit, chanter en vers et en prose des batailles que l'on eût gagnées *si* on ne les eût pas perdues, croire que le monde entier n'y verra goutte parce qu'on se plaît à fermer les yeux en plein midi, ce serait donc du patriotisme! Franchement, ce genre de patriotisme est très-propre à appeler de nouveaux désastres. Quoi! le peuple français ne serait pas assez grand garçon pour qu'on ose lui dire la vérité! On lui ferait mystère... de la clarté du jour! On considérerait comme des affronts toutes les batailles qu'il a perdues! On ne soupçonnerait pas que

toute dissimulation, à cet égard, que toute injure envers un ennemi victorieux, aggraverait singulièrement l'affront, si affront il y avait, bien loin de le diminuer!

On essayerait de persuader au peuple français qu'il n'a été vaincu que par le hasard ou par des imbéciles? Ce serait là sa consolation! Eh! quel bénéfice retirerait-il de cette éducation, et de toutes les idées frelatées dont on l'aurait ainsi rassasié? Apparemment, il en retirerait le droit de se considérer comme infaillible et impeccable, c'est-à-dire le droit de se jeter dans de nouvelles folies! Les Romains — je reconnais qu'il est de mauvais ton de parler des Romains — ne s'y prenaient pas de cette façon-là; et ils ne passent point pour avoir manqué de patriotisme. Ils ont été souvent, très-souvent battus; ils ont presque toujours commencé par là; et ils ont longtemps continué ce métier. Mais ils n'ont jamais dédaigné de se demander s'ils n'auraient pas été battus parce qu'ils avaient commis quelque sottise; et il est clair, qu'ils se sont dit très-souvent que le *hasard* les avait traités selon leurs mérites, car ils ont changé successivement et leurs armes, et la manière de s'en servir, et leur tactique, et leur

stratégie, et toutes leurs habitudes militaires ! Ils ont pris, sans croire se déshonorer, des leçons de tous leurs ennemis; et c'est pour cela, uniquement pour cela, qu'ils sont les Romains; c'est pour cela qu'ils ont conquis le monde, et qu'ils l'ont gardé pendant plus de quatre cents ans.

Si les journaux ont manqué de courtoisie envers le duc de Wellington, les historiens français ont commis une faute bien plus grave. Aucun d'eux n'a voulu jusqu'à ce jour écrire l'histoire des guerres d'Espagne et de Portugal. Ce silence est la plus cruelle insulte que l'on ait jamais adressée au peuple français. Depuis quarante ans, on a publié des centaines et des milliers de volumes sur les belles journées de l'Empire; depuis quarante ans, on s'escrime sur Austerlitz et sur Iéna, sur les campagnes d'Italie et sur les Pyramides, et sur la catastrophe romantique de Moscou dans laquelle le froid joue un si grand rôle; et on ne dit rien ni des trois invasions du Portugal, ni des événements mémorables qui ont eu l'Espagne pour théâtre, et qui ont exercé une influence décisive sur la chute de l'Empire! Il n'y a pas en France de monument historique sur les guerres d'Espagne. M. Belmas a publié un très-beau

livre, intitulé : *Histoire des siéges de la Péninsule ;* mais le titre seul indique tout ce qui manque à cet excellent livre. Il y a les *Mémoires* du maréchal Saint-Cyr et les *Mémoires* du maréchal Suchet, qui sont des morceaux précieux ; mais ces deux grands capitaines ont fait la guerre en Catalogne, dans l'Aragon et dans le royaume de Valence, où Wellington n'a jamais paru.

Cette lacune est d'autant plus fâcheuse que beaucoup d'événements, et quelquefois les événements les plus importants, ne sont même pas mentionnés par le *Moniteur*. Par exemple, le *Moniteur* n'a jamais dit un seul mot de la campagne de 1813 ni de la journée de Vittoria. De cette longue série de batailles héroïques et meurtrières livrées au duc de Wellington par le maréchal Soult, depuis la fin de juillet 1813 jusques au commencement d'avril 1814, le *Moniteur* n'en parle pas non plus. L'affreuse journée de Busaco, en 1810, est représentée par le *Moniteur* comme une escarmouche, une affaire d'avant-garde ; et l'invasion du Portugal, en 1809, ne remplit pas une demi-colonne du journal officiel.

D'où il suit, que beaucoup de gens très-savants, et parfaitement édifiés sur la guerre du Pélopo-

nèse, ont le droit de ne pas savoir un mot des campagnes de lord Wellington; à la rigueur, ils auraient même le droit de prétendre que cet épisode des guerres de l'Empire n'est vraiment qu'une fiction, puisqu'ils ne le trouvent nulle part, le silence officiel du *Moniteur* ayant été admirablement complété par le silence officieux des historiens!

Eh bien! tous ces *silences* en disent beaucoup trop. Il semblerait que cette malheureuse guerre s'est faite avec les sentiments de haine les plus raffinés, avec un effroyable appétit de vengeance; et il n'en est rien, du moins en ce qui concerne l'armée anglaise et l'armée française. Quand on considère les choses de près et sous leur véritable point de vue, on est tout surpris de la courtoisie chevaleresque qui a constamment régné entre les généraux, entre les officiers et même entre les simples soldats de l'une et de l'autre armée. Jamais, au contraire, on n'a combattu ni avec plus de valeur, ni avec une plus parfaite *gentilhommerie,* ni avec plus de loyauté, ni avec une plus sincère estime pour ses ennemis. De part et d'autre, dans les rangs de l'armée anglaise et dans les rangs de l'armée française, on a laissé, à

cet égard, des témoignages d'un prix inestimable.

A Talavera, le combat fut interrompu vers le milieu du jour; la chaleur était excessive; un ruisseau séparait les deux armées; les soldats français et les soldats anglais, mourants de soif, viennent, par centaines, se désaltérer sur les bords de ce ruisseau; et là, bien loin de s'injurier ou de se menacer, ces braves gens, qui se battaient à mort depuis vingt-quatre heures et qui allaient recommencer dans une heure, ces braves gens se donnent des poignées de main, et, avec une grandeur homérique, ils se félicitent réciproquement par les gestes les plus affectueux de la valeur et de la fermeté qu'ils ont montrées! Ce fait est consigné dans des livres sérieux et dignes de foi; il a été raconté, en plein parlement avec émotion et avec exaltation, par lord Castlereagh! L'éloquent et le savant historien tory Alison s'exprime en ces termes : «.... *the troops on either part, overcome by thirst, straggled down in great numbers to the streamlet which ran in the bottom of the ravine which separated the two armies : not a shot was fired, not a drum was beat; peaceably the foemen drank from the opposite*

banks of the same rill; and not unfrequently the same hands which had so recently before been dyed in mutual slaughter, were extended and shaken across the water in token of their mutual admiration of the valour and constancy displayed on both sides. »

Quelques jours avant la bataille de Salamanque, l'armée de lord Wellington et l'armée du maréchal Marmont étaient campées sur les rives du Douro. « Les soldats anglais et les soldats fran-
» çais, dit le général Napier, passaient le fleuve
» en groupes nombreux, et se rendaient visite
» comme de vieux amis; ils causaient entre eux
» fort paisiblement de toutes les batailles passées
» et de celles qu'il y aurait à livrer; à de certains
» moments les deux camps, placés sur les rives
» opposées du Douro, semblaient appartenir à
» une seule et même armée; tant il est difficile de
» forcer les braves à se haïr. » — « .... *The camps*
» *on the banks of the Duero seemed at times belong*
» *to one army, so difficult is it to make brave men*
» *hate each other.* »

Les manœuvres très-belles et très-intéressantes qui précédèrent cette triste journée de Salamanque, offrirent un spectacle du même genre. Réunies en masses et marchant rapidement, tou-

jours prêtes à livrer bataille, les deux armées passèrent plusieurs fois à une très-courte distance l'une de l'autre; en ces moments-là les officiers anglais et les officiers français « se saluaient » militairement ou agitaient leur main en signe » d'amitié. » — « .... *The officers on each side touched » their caps, or waved their hand in curtesy...* »

Au combat de cavalerie d'*el Bodon,* un officier français levait son sabre pour frapper sir Felton Harvey, du 14ᵉ de dragons anglais. Il s'aperçoit que son adversaire n'a qu'un bras; il s'arrête, il salue gravement sir Felton en lui présentant la poignée de son sabre ; et il s'éloigne.

Au mois d'août 1809, la grande armée espagnole de Cuesta ayant été mise en déroute à l'Arzobispo, un nombre considérable de soldats et d'officiers blessés, tous anglais, furent pris par l'armée française. Lord Wellington écrit au général Kellermann : « Ayant l'honneur de vous connaitre » personnellement, j'ose réclamer vos bons offi- » ces auprès du général en chef de l'armée fran- » çaise, et vous recommander mes blessés. Si » c'est le maréchal Soult qui vient prendre le » commandement, il me doit tous les soins qu'il » peut donner à ces braves soldats, car j'ai sauvé

» les siens que le sort de la guerre avait mis en » mes mains, des fureurs de la populace portu- » gaise; et je les ai bien soignés. D'ailleurs, » comme les deux nations sont toujours en » guerre, nous nous devons réciproquement ces » soins que je réclame pour mes blessés, et que » j'ai toujours donnés à ceux que le sort m'avait » livrés. »

Il écrit, au comte de Liverpool, le 17 décembre 1809 : « Les officiers généraux français se » sont admirablement conduits envers les offi- » ciers et les soldats anglais tombés entre leurs » mains.... dans plusieurs occasions ils ont fourni » de l'argent aux officiers. »

L'année suivante, lord Wellington dit, à ce sujet, dans un de ses rapports officiels : « Depuis » que j'ai pris le commandement de l'armée, j'ai » toujours traité avec la plus grande humanité » et les plus grands égards les officiers et les sol- » dats français que nous avons faits prisonniers, » et nombre de fois, je leur ai sauvé la vie.... je » dois rendre aux Français cette justice, qu'ils » ont généralement bien traité les nôtres, et que » tout récemment des prisonniers blessés de l'ar-

» mée anglaise ont été soignés avant les blessés
» de l'armée française. »

Il écrit de nouveau, le 20 octobre 1809, au général Kellermann : « Je suis bien sensible à toutes
» les bontés que vous avez eues pour les officiers
» anglais. Je suis fâché que vous croyiez avoir à
» vous plaindre de quelques-uns d'entre eux.
» Examinons la chose de près ; vous verrez qu'ils
» ne sont pas si coupables.

» Quand les officiers anglais auront donné leur
» parole de ne point s'évader, soyez sûr qu'ils la
» tiendront. Je vous déclare que je n'hésiterais
» pas à faire arrêter ceux qui y manqueraient,
» pour vous les renvoyer immédiatement. Si, au
» contraire, on les garde en prison, ils chercheront à s'évader. Croyez-moi ; que l'on s'en fie
» à leur parole. La parole d'un officier anglais est
» une plus sûre garantie que la vigilance des sentinelles....

» Votre aide-de-camp, M. de Turenne, a été fait
» prisonnier, en Castille, par l'armée espagnole.
» J'ai de ses nouvelles, et je suis charmé de vous
» apprendre qu'il se porte très-bien. J'ai demandé
» qu'il fût échangé contre le lieutenant Cameron.

» Tout ce qu'il est en mon pouvoir de faire pour
» que M. de Turenne vous soit rendu, je le ferai ;
» si malheureusement je ne réussissais pas,
» croyez que je ne négligerai rien pour adoucir
» sa situation. »

Ces traits de caractère si honorables pour les deux nations, remettront en la mémoire du lecteur la courtoisie classique de Fontenoy. Mais il y a quelque chose de plus extraordinaire que la courtoisie de l'officier ; c'est celle du soldat. La guerre d'Espagne offre, sur ce point, des exemples très curieux, qui seraient à peine croyables, s'ils n'étaient recueillis par un témoin oculaire, homme de l'esprit le plus rare et le plus distingué, le général Napier ; par un témoin oculaire qui est à la fois un vaillant soldat et un grand écrivain, et qui s'est cru obligé d'accorder à ces menus détails les honneurs d'un chapitre, dans son immortel chef-d'œuvre sur la *Péninsule.*

Même entre nations civilisées, la guerre d'avant-postes a toujours quelque chose de sauvage. C'est là que se distinguent ordinairement ceux qu'on appelle les enfants perdus. Ce n'est plus la guerre qu'on fait là ; c'est une espèce de chasse à l'aide du fusil ou du traquenard. On s'exerce à ti-

rer sur les soldats égarés, sur les sentinelles perdues, sur les promeneurs, comme on tirerait sur des bêtes fauves. « Contrairement à ces habitudes sauvages, dit le général Napier, les relations les plus amicales avaient fini par s'établir sur la lisière des deux armées. Il n'y a que les vieux soldats, ajoute-t-il, qui comprennent bien ces nobles et généreuses conventions ; » et je suppose que l'historien veut dire que les vieux soldats n'en font pas moins rudement leur devoir quand il vaut la peine de se battre. Il cite plusieurs traits à l'appui de son assertion. Tantôt, c'est une sentinelle avancée qui se promène fort tranquillement, à cinquante pas du 43e régiment d'infanterie anglaise, lequel se dispose à marcher en avant. La sentinelle n'y prend seulement pas garde; et pour alléger les ennuis de la faction, elle laisse tomber son sac par terre. Quand l'ordre d'avancer est donné au 43e, un soldat anglais s'élance hors des rangs, court vers la sentinelle, lui dit : voilà le moment ; et il l'aide à remettre son sac sur ses épaules. La sentinelle se retire; et la fusillade commence. Tantôt c'est une sentinelle anglaise à qui un soldat français vient rendre le même service.

Un jour, le duc de Wellington donne l'ordre à

un détachement de carabiniers de s'emparer d'une colline située aux avant-postes, qui n'était gardée que par un très-petit nombre de soldats français. Voyant que les carabiniers marchaient très vite et qu'ils ne tiraient pas, Wellington leur envoie dire de commencer le feu: «C'est inutile!» répond un vieux soldat qui s'empresse de lever la crosse en l'air et qui promène ses doigts sur son fusil comme s'il jouait d'un instrument à vent. Ce soldat, au lieu de faire feu, transmettait à la sentinelle française une véritable dépêche télégraphique, dont le sens était à peu près celui-ci: « Nous » avons besoin de ce poste pour le quart d'heure. » Vous n'êtes pas en force suffisante; retirez- » vous; à charge de revanche. » En effet, la dépêche fut très bien comprise; et il ne se tira pas un coup de fusil.

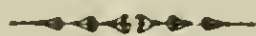
Assurément, ces singulières conventions n'étaient pas sans danger pour l'une et pour l'autre armée; toutefois c'étaient des vétérans, connaissant parfaitement la guerre, qui avaient fini par trouver ridicule d'escarmoucher à tout propos, de se tuer sans rime ni raison, et qui avaient ainsi *organisé* l'effusion du sang sur les frontières de l'armée. Ils savaient ce qu'ils faisaient; ils

étaient assez bons juges de la valeur des circonstances; et d'ailleurs ces traits de générosité réciproque, moitié plaisants, moitié sublimes, n'empêchaient nullement les deux partis de se battre avec la plus indomptable valeur et de manière à laisser des milliers d'hommes sur le terrain quand venait une affaire sérieuse. Ce qu'il faut voir surtout dans ces exemples, c'est la très-singulière et très-fraternelle estime que de simples soldats, rangés sous des drapeaux si différents, professaient les uns pour les autres.

Caprice de la destinée! Wellington est impopulaire, en France, il faut bien le reconnaître; mais Nelson jouit d'une assez belle popularité. Oui, Wellington, si simple dans toutes ses actions, si plein de réserve et de courtoisie quand il parle de ses ennemis ou de ses rivaux, lui qui a rendu à la France de grands, de très-grands services, quand la France était près de succomber sous le poids des rancunes du monde entier, eh bien, lui, Wellington, il est foncièrement impopulaire! Et Nelson, qui a infligé à la marine française les plus affreux et les plus éclatants désastres, Nelson, un grand génie assurément, mais un homme bizarre, fantasque, violent et extrême en toutes ses pas-

sions ; Nelson, qui, pendant la bataille, s'exaltait jusqu'à une sorte d'ivresse voisine de la folie; Nelson, qui avait la France en une telle horreur que la vue d'un Français — il l'a dit — suffisait pour lui donner des crispations de nerfs, Nelson est fort admiré en France! c'est une mode, depuis longtemps, de parler de lui avec enthousiasme, tout au moins avec un profond respect! Je sais bien que l'on peut trouver beaucoup de raisons ingénieuses et savantes pour expliquer ces fantaisies de la popularité ; et je vois d'ici quelques-unes de ces raisons. Je ne les dirai pas. J'aime mieux hasarder une observation qui ne vise point à l'effet, et que je soumets au lecteur impartial. C'est la journée de Waterloo que l'on ne pardonne pas à Wellington ; voilà tout. Mais entendons-nous! ce n'est pas précisément parce qu'il a gagné la bataille de Waterloo que Wellington est impopulaire, c'est parce qu'à Waterloo, l'Empereur y était.

Nous verrons tout à l'heure comment les choses se passaient, là où il n'était pas.



§

L'insurrection des peuples de la Péninsule, insurrection si légitime et si héroïque, se déshonorait souvent par d'épouvantables excès. Mais le Portugal et l'Espagne, d'abord parties principales dans cette mémorable guerre, avaient été peu à peu relégués sur le second plan; et c'est l'Angleterre qui finit par jouer le premier rôle. Nous avons vu avec quelle générosité, avec quel sentiment élevé du point d'honneur, les deux plus grandes nations du monde se rencontraient sur les champs de bataille de la Péninsule. Si la guerre à coups de canon était loyale et chevaleresque, il faut avouer que la guerre à coups de plume ne l'était

pas. De l'un et de l'autre côté du détroit, journaux, livres et pamphlets faisaient volontiers assaut d'injures. Pour tout dire, néanmoins, il convient d'ajouter que, sur ce terrain, le *Moniteur universel* a droit à toutes les palmes de la victoire.

Napoléon croyait n'être que le plus grand capitaine et le plus grand homme d'Etat de son siècle; il était pardieu! bien aussi le premier journaliste de l'Empire, car il était le seul écrivain qui eût le droit de *publier ses opinions, en se conformant aux lois*. Sa plume a fait des conquêtes, et, chose assez plaisante à consigner, ce qu'il a conquis par la plume, il l'a gardé plus longtemps que ce qu'il avait conquis par l'épée.

La polémique du *Moniteur*, frappant à coups redoublés et tombant de si haut, a laissé des impressions qui sont encore toutes fraîches.

L'opinion que le *Moniteur de l'Empire* avait faite, a survécu à l'Empire.

Le jour où l'Empire était renversé, les idées, les croyances, les souvenirs, les *vérités* impérialistes prenaient place dans les rangs de l'opposition parlementaire. Sous ce pavillon, le bonapartisme devenait en quelque sorte inviolable.

Détrôné par la force des armes et proscrit par la politique, le bonapartisme a vécu pendant trente-trois ans, à l'état de relique libérale, honoré, respecté, béni et continuant à faire des miracles. Personne n'eût osé y regarder de trop près. Personne ne s'est avisé de le discuter, parce qu'il était une des gloires et l'une des vertus de l'opposition parlementaire, et parce que l'on ne discute ni ces sortes de gloires ni ces sortes de vertus.

On voit que l'opposition, mise à mort par les restaurateurs de l'autorité, méritait tout au moins d'être enterrée avec quelques honneurs funèbres. Elle valait bien une larme ou deux; car elle a généreusement abrité l'Empire; elle l'a réchauffé de son souffle le plus parlementaire; elle l'a embaumé, et elle a travaillé tous les jours à sa résurrection, en travaillant tous les jours à l'avènement du suffrage universel.

Il nous suffira d'avoir signalé ce contraste assez curieux entre la manière dont on se servait de l'épée et la manière dont on se servait de la plume, sous l'Empire. Il n'entre nullement dans mon plan de rendre compte des œuvres complètes

du *Moniteur*, pendant les quinze premières années de ce siècle.

Je me bornerai à un très-petit nombre de citations qui sont du domaine de l'histoire.

Dans cette furieuse polémique, les torts étaient réciproques ; cela ne fait pas l'objet d'un doute. Mais, en Angleterre, le gouvernement, les ministres, les fonctionnaires publics, les généraux, gardaient une complète neutralité ; et ils ne faisaient la guerre que sur les champs de bataille ou sur le terrain de la diplomatie. La polémique contre la France était soutenue par des écrivains, par des orateurs, par des journalistes, responsables de tous leurs actes, et absolument libres de dire ce qu'il leur plaisait. En France, c'était le chef de l'Etat, et lui seul, qui se chargeait de croiser la plume avec tous ses ennemis. Personne, au monde, n'ignorait que l'empereur Napoléon dictait ou écrivait les fameuses notes du *Moniteur*. L'histoire ne pouvait pas considérer du même œil toutes les passes-d'armes qui ont signalé cette guerre de plume. Elle a très-justement voué à l'oubli les brochures et les pamphlets de circonstance que l'on a publiés de l'autre côté du détroit, pendant la guerre. Elle s'est montrée, avec rai-

son, moins indifférente pour les œuvres de l'empereur Napoléon.

Sous ce point de vue, on doit au lecteur quelques citations qui ne sont pas d'un médiocre intérêt. Les allocutions véhémentes de Bonaparte, ses bulletins officiels, ses notes critiques, ont exercé une très-grande influence sur les sentiments du peuple anglais. Pendant les premières années de la guerre, ce peuple avait fait son devoir strictement; mais il ne mêlait, à l'accomplissement de ce devoir, ni enthousiasme ni colère. Quand Napoléon, exalté par le succès, en vint à se compromettre de sa personne dans la lutte; quand il se répandit en provocations qui s'adressaient non plus au gouvernement de la Grande-Bretagne, mais à tout bon Anglais, un nouvel orgueil national s'éveilla dans toutes les classes, dans les plus fières comme dans les plus modestes; la guerre prit un caractère d'animosité et d'enthousiasme qu'elle n'avait pas au début; et *cette nation de boutiquiers* livra, sans marchander, tout son or et tout son sang.

Un petit nombre d'exemples suffiront pour donner une idée des *excentricités* dangereuses auxquelles s'abandonnait l'empereur Napoléon.

Dans une proclamation solennelle, il invite la grande armée à « aller planter ses étendards sur » les colonnes d'Hercule. » — Il ajoute : « *le hi-» deux léopard qui souille la Péninsule de sa pré-» sence prendra honteusement la fuite à notre aspect.* »

Dans un discours adressé au corps législatif, il dira : « *J'ai résolu de détruire* les armées de l'An-» gleterre. »

Dans une note du *Moniteur*, il dira : « *Dieu » veuille que cent mille Anglais* se présentent devant » nous, en rase campagne ! Le continent a tou-» jours été leur tombeau ! »

Un autre jour, il dira au sénat : « Je pars, » *pour aller planter mes aigles sur les forts de Lis-» bonne.* »

Il dira encore : « *Le sang anglais a enfin coulé à » grands flots !.... Cette lutte contre Carthage* sera » décidée dans les plaines des Espagnes. Lorsque » l'Angleterre *sera épuisée*, et *que la moitié de ses » familles sera couverte du voile funèbre, un coup de » tonnerre mettra fin* aux affaires de la Péninsule, » et vengera l'Europe et l'Asie, en *terminant cette » seconde guerre punique.* »

Son exaltation est si grande, sa foi dans le sys-

tème continental si absolue, que, dans ce même discours, voulant justifier la confiscation des Etats-Romains, il parle du pouvoir des papes en termes très-violents ; il appelle ce pouvoir un *scandale qui dure depuis des siècles ;* et il ajoute : « *J'ai » mis fin à ce scandale pour toujours.* J'ai réuni » *Rome à l'Empire.* » — Il continue sur le même ton : « J'ai également réuni la Hollande à l'Empire. » *Elle n'en est qu'une émanation. Sans elle l'Em- » pire ne serait pas complet.* »

Dans un rapport officiel sur la guerre d'Espagne, on trouvera cette singulière bravade : « Nous aurions ramené les Anglais jusques à Lis- » bonne et nous les aurions écrasés.... si *nous » n'avions pensé que le moment de la catastrophe » n'est pas encore venu.* »

Quand le *Moniteur* parle des opérations militaires du général Wellesley, c'est pour signaler ce général comme un officier *incapable, téméraire, présomptueux* et *ignorant ;* et il ajoute : « Nous de- » vons souhaiter que le général Wellesley com- » mande toujours les armées anglaises. Du ca- » ractère dont il est, il essuiera de grandes » catastrophes. »

Le général Wellesley, dont le *Moniteur* parlait avec un dédain si peu prophétique, allait bientôt s'appeler Wellington. Il faisait ses premières armes dans la Péninsule, et malgré les succès qu'il avait déjà obtenus, ses amis et ses admirateurs n'aspiraient pas à lui donner un nom trop retentissant. Ils s'exerçaient à croire et à dire qu'il serait Fabius. Le général Napier lui trouve plus de ressemblance avec Scipion. Peut-être dira-t-on qu'il a été l'un et l'autre. Mais il ne faut pas abuser de la rhétorique.

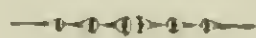
L'art d'esquisser un parallèle n'est point un art à mépriser sans doute ; il forme la main, et il est compté au nombre des bons exercices que recommande la gymnastique littéraire. Mais il est sujet à quelques inconvénients. Comme l'esprit de système, dans le vaste champ de l'histoire, il enseigne à faire d'abord un système, et puis une histoire, qui reçoit le système à titre d'ornement nécessaire.

Si Wellington eût été Fabius, il eût été un obstacle, une borne, un mur d'airain, prenons l'image qu'il vous plaira ; mais il n'eût pas conquis l'Espagne et l'Afrique, et il n'eût pas gagné la bataille de Zama. Il aurait certainement rendu un im-

mense service à son pays; mais il n'eût fait que la première moitié de la besogne. Il n'eût porté un coup mortel ni à l'autorité morale ni à la puissance militaire d'Annibal.

La seconde moitié de la besogne, ce n'est pas Fabius, c'est Scipion qui l'a faite; et quand on songe à l'interminable harangue du vieux *Maxumus,* contre l'expédition d'Afrique, quand on voit avec quelle hauteur il juge les talents de Scipion, avec quelle sanglante ironie il parle des exploits de son rival, on demeure convaincu que Fabius était tout d'une pièce, qu'il représentait la résistance immuable, qu'il ne comprenait absolument rien au delà, qu'il était, enfin, une admirable, une sublime borne, et qu'en le plaçant à côté du dieu Terme, la reconnaissance publique payait honorablement ses dettes.

Mais les héros et les événements de ce siècle ne ressemblent pas aux héros et aux événements de la seconde guerre punique. Cela est même très-heureux; car la variété a du charme. Avec les faiseurs de portraits, l'histoire universelle se jetterait tout droit dans une impasse.



§

Le grand mérite de Wellington, c'est d'avoir bien compris, dès le premier jour, qu'il fallait plus d'une sorte de génie et plus d'une sorte de bonheur pour lutter avec Napoléon.

L'Europe continentale avait trois fois tenté l'aventure; elle avait succombé trois fois; et elle ne semblait pas avoir profité de la leçon.

Le nombre, le courage, la discipline n'avaient point fait pencher la balance en sa faveur; les plus belles armées avaient été battues, les généraux les plus célèbres s'étaient montrés insuffisants.

Sans doute, les grandes puissances continentales étaient douées de résolution et de patriotisme; elles étaient gouvernées par des hommes d'Etat d'une habileté consommée; mais il leur manquait un général. Elles ne songeaient pas à sortir de l'ornière où elles s'étaient si souvent embourbées. Ce qu'elles avaient perdu en un jour, elles voulaient le regagner tout aussi aisément et en jouant le même jeu. Elles s'obligeaient à remonter l'abime, en un seul effort.

On rêvait constamment une revanche, comme s'il ne devait pas y avoir d'entr'acte pour passer des plus grands revers aux plus grands succès.

On prenait régulièrement l'offensive, comme si une armée battue et démoralisée pouvait marcher de pair avec une armée fanatisée par la victoire.

C'est ainsi, qu'en cherchant une revanche pure et simple après Marengo, l'Autriche trouvait Ulm et Austerlitz!

En cherchant une grande victoire après Austerlitz, la Prusse trouvait Iéna et Auerstadt!

En cherchant une grande victoire après Iéna, la Russie trouvait Eylau et Friedland!

C'est ainsi qu'en 1809, l'Autriche rentre dans la lice, avec une armée superbe, après avoir décrété une levée en masse qui transportait sur les champs de bataille toute sa population valide; elle reprend partout l'offensive, et cet effort surhumain la conduit à Ratisbonne et à Wagram!

Au milieu de cet ouragan de victoires, un seul homme a jugé la situation d'un œil ferme, et a mesuré toute la profondeur de l'abîme. Wellington s'est dit, que la fortune ne pouvait pas changer en un tour de main, et qu'il faudrait s'y prendre à plusieurs fois; qu'on n'aurait pas raison de Napoléon en lui faisant la guerre à la Napoléon ; que c'était folie de jouer le tout pour le tout et d'affronter sur son terrain cette puissance colossale; et qu'avant d'apprendre à remporter de grandes victoires, il fallait commencer par apprendre à ne pas se laisser battre ou même à ne pas se battre du tout.

Cette idée, fort simple assurément, était, dans la situation, un trait de génie. Des hommes du plus grand mérite, et dans la théorie et dans la pratique, et dans le cabinet, et sur le champ de bataille, côtoyaient cette idée-là depuis quinze ans, et ne l'avaient pourtant pas abordée.

Celui qui a dit le mot d'Archimède : *J'ai trouvé*, celui-là s'appellera dans l'histoire l'homme fatal, car il lui aura été donné de changer les destinées du monde; il lui aura été donné de saisir la roue de la fortune dans son mouvement le plus rapide, et de la forcer peu à peu à tourner en sens contraire.

Tout ce que Wellington a fait, tout ce qu'il a pensé, tout ce qu'il a dit, atteste qu'il était, dès le premier jour de son commandement, sous l'influence de cette idée-mère; qu'il avait un système clairement défini; qu'il s'est tracé un plan de conduite et qu'il s'y est cramponné avec la force de volonté et l'obstination de sa race.

Après la campagne de Talavera, il a renoncé d'une manière absolue à toute coopération directe, à toute association avec l'armée espagnole. Il avait marché et il avait livré bataille, contre son opinion; et malgré sa victoire, il était obligé de battre en retraite. Il déclare qu'on ne l'y reprendra plus.

Profitant de l'influence que ses services lui avaient acquise en Angleterre, il songe à s'attribuer la haute main sur la direction de la guerre,

et il finit par obtenir carte blanche, comme nous le verrons tout à l'heure.

Voici donc les réflexions diverses que lui inspiraient les événements accomplis en 1809. On verra, en même temps, quelles étaient ses idées et ses opinions les mieux arrêtées, dès le commencement de la guerre. Le 25 août 1809, Wellington écrit à lord Castlereagh : « Des circonstances que » vous connaissez m'ont forcé à me séparer de » l'armée espagnole, et je dois vous dire que je » ne me sens aucune envie de coopérer de nou- » veau avec elle... Je vous conseille de ne pas » vous mêler aujourd'hui de leurs opérations... » ce sont de vrais enfants dans l'art de la guerre ; » ils ne savent qu'aller en avant, s'enfuir et se » rassembler de nouveau, comme dans l'état de » nature. »

Le 24 septembre, il écrit au maréchal Beresford : « Rien n'égale l'imprudence des officiers » espagnols à aventurer leurs troupes, eux qui » savent bien que leur vanité nationale les empê- » chera de les retirer d'une position dangereuse, » et que, si on les attaque, dans cette position, » elles seront totalement détruites. »

Le 9 décembre, il écrit au colonel Roche :« Les
» Espagnols devaient défendre les défilés du
» *Despena-Perros* avec les forces qu'ils ont à leur
» disposition ; mais ils vont se faire battre en
» plaine, et de la sorte ils rendent craintives des
» troupes qui, sans cela, se défendraient bien
» dans les montagnes. »

A la même époque, il écrit au chargé d'affaires
de la Grande-Bretagne à Cadix : « Toutes les
» chances étaient en notre faveur, et au premier
» mouvement de faiblesse occasionnée par une
» diversion faite sur le continent ou par le mé-
» contentement toujours croissant des Français
» eux-mêmes à cause de la guerre, on aurait ex-
» pulsé les armées ennemies de l'Espagne. Mais
» non! on ne trouve rien de mieux à faire que de
» livrer en rase campagne de grandes batailles,
» dont la perte est certaine. On ne fait aucun cas
» des avis que j'ai donnés maintes fois; on va
» chercher les Français partout ; et partout on
» les trouve en nombre supérieur. »

Le 27 février 1810, il écrit au général Stuart :
« Les revers éprouvés jusqu'à ce jour sont dus au
» caractère trop présomptueux des Espagnols.

» Jamais ils n'ont prévu une guerre prolongée;
» jamais ils ne s'y sont préparés. Sans faire la
» moindre attention aux énormes armées qui se
» répandent journellement en Espagne, ajoutées
» à celles qui s'y trouvaient déjà, ils songent en-
» core à prendre l'offensive ! »

Nous sommes à la fin de 1809. Le grand moment de la crise approche. Pour la troisième fois, Napoléon vient de dicter la paix à l'Europe. Le continent est tranquille ; et l'Empire a sous les armes un million d'hommes qu'il peut jeter sur l'Espagne déjà à moitié conquise; et sur le Portugal, défendu par vingt-cinq mille Anglais. Le ministère britannique éprouve de vives inquiétudes et sur l'issue de la guerre et sur le sort de l'armée. Au nom du gouvernement tout entier, lord Liverpool consulte Wellington, et il lui demande, s'il faut continuer la guerre ; s'il est possible d'en attendre quelque chose ; et s'il répond du salut de l'armée qui lui est confiée. C'étaient là de terribles questions, faites dans un terrible moment.

Les ministres et le général qui allaient ainsi jouer la fortune de l'Angleterre, étaient de simples citoyens, dans un pays libre.

Ils gouvernaient et ils combattaient, en face d'une opposition jalouse, violente, implacable, qui ne leur eût fait grâce ni du plus insignifiant échec ni du plus infime mensonge.

Ils agissaient en plein soleil, sous le feu de la tribune et de la presse.

Il n'y avait pas moyen de dissimuler une défaite, ni d'exagérer une victoire ; dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il n'y avait à dire que la vérité, pour se grandir ou pour se justifier. Il fallait vaincre quatre fois pour une : sur les champs de bataille; à la tribune; dans la presse et sur les hustings.

A ce moment suprême, et tandis que le ministère anglais demandait à Wellington ce qu'il fallait faire, l'opposition, du haut de la tribune, attaquait le vainqueur de Talavera avec une violence puérile; elle contestait ses talents; elle niait ses succès; et la Cité de Londres adressait au parlement une pétition ayant pour objet de traduire Wellington devant une commission d'enquête. Mais personne, ni amis ni ennemis, personne ne soupçonnait alors ce que c'était que Wellington. L'Angleterre elle-même ne l'a connu que très-

tard ; et il y a une portion considérable du peuple anglais qui ne sait pas bien au juste tout ce qu'il lui doit.

A la rigueur, on peut pardonner aux Anglais de n'avoir pas compris Wellington. Mais l'histoire le pardonnera plus difficilement à Bonaparte.

A cette opposition violente et à ce gouvernement troublé, Wellington répond avec la confiance tranquille d'un homme supérieur qui sait ce qu'il fait, et qui se résigne à être tout seul de son avis. « Vous voyez, écrit-il à M. Villiers, le tour que » m'a joué le conseil de la Cité de Londres ! j'ai une » épée suspendue sur la tête, et qui tombera sur » moi, quel que soit le résultat des affaires ; mais » qu'ils fassent tout ce qui leur plaira ! je n'abandonnerai pas la partie. » — « Soit que je réussisse, soit que je succombe, écrit-il à lord » Liverpool, je vois bien que je n'ai pas de grâce » à attendre. Si, par malheur, je succombe, on » ne s'informera pas s'il faut s'en prendre à mon » incapacité, ou aux erreurs excusables de l'humaine nature, aux fautes ou aux méprises » d'autrui, à l'insuffisance de nos moyens, aux » difficultés de notre situation, à la puissance » ou à l'habileté de nos ennemis. De toute façon,

» je dois être leur victime; mais je ne m'effraie
» pas de ce danger plus que de tous les autres,
» et, quoi qu'il arrive, je continuerai à faire mon
» devoir. »

Aux questions formidables posées par le ministère, il répond que la guerre est possible, et que cette guerre doit avoir pour théâtre, le Portugal.

Il prévoit des moments bien difficiles; l'Espagne va être inondée de troupes; mais il espère que Cadix tiendra bon; et cela posé, rien ne lui semble trop dangereusement compromis.

L'Espagne sera occupée; elle ne sera pas conquise. Le besoin d'argent et le désir de s'emparer sur l'heure d'une très-riche province forceront sans doute Napoléon à commettre une grande faute. Il s'étendra jusqu'aux extrémités de l'Andalousie avant de rien tenter contre le Portugal. Il prêtera ainsi le flanc, sur une étendue de plus de cent lieues; et sans lui livrer l'ombre même d'une bataille, on troublera ses opérations, on l'inquiétera quand on voudra. On le forcera à réunir en masses toutes ses armées; on le tiendra en échec sans faire aucun effort dangereux; et ces armées mourront de faim, ou bien elles

seront obligées de ruiner, de ravager le pays et d'exaspérer les populations.

Ainsi, l'on gagnera du temps, et avec le temps on finira par changer le Portugal tout entier en une immense citadelle.

On instruira, on disciplinera l'armée portugaise, et quand Napoléon se décidera à une troisième invasion du Portugal, il sera trop tard.

Pour la défense de ce pays, Wellington demande que l'armée anglaise soit portée à trente-mille hommes effectifs. Rien de plus. Si je ne dois pas réussir avec trente-mille Anglais, dit-il, je ne réussirais pas avec cent mille. Ce nombre suffit.

Il ne voulait rien livrer au hasard; mais il avait une confiance illimitée dans le dévouement du peuple portugais. Il donne l'ordre à ses ingénieurs d'élever, aux environs de Lisbonne, les fameuses lignes de Torres-Vedras, qu'il choisit ainsi longtemps d'avance comme un refuge assuré, et qui doivent être pendant deux années la base de toutes ses opérations. Il entend que l'on garde le secret sur ces immenses travaux; et par un miracle que doit expliquer le patriotisme des

portugais, le secret, en effet, fut gardé, pendant plus de neuf mois!

Tel est le plan que Wellington propose au ministère anglais; il se charge de l'exécuter, et il se rend responsable des événements. Il fatiguera et il ennuiera les armées françaises; il ruinera leur discipline et leur matériel; il usera les généraux les uns après les autres; il formera, dans la Péninsule, des armées nationales; et, à la première diversion qui aura lieu en Europe, la question de l'affranchissement de l'Espagne et du Portugal sera promptement décidée.

Quand il a bien examiné toutes les chances de son entreprise, Wellington écrit à lord Liverpool : « J'espère que mes lettres officielles et par-
» ticulières au sujet de la guerre de la Péninsule
» et du Portugal vous auront satisfait, ainsi que
» le gouvernement. Dans le cours de cette guerre
» qui doit nécessairement être défensive de notre
» part, il n'y aura sans doute aucun fait brillant.
» J'y risque, si je ne réussis pas, d'être horrible-
» ment bafoué et de perdre le peu de réputation
» que j'ai acquis; mais je n'agirais pas loyalement
» si je ne disais avec franchise au gouvernement
» tout ce que je pense; c'est qu'il trahirait l'hon-

» neur et les intérêts du pays s'il ne continuait
» pas ses efforts dans la Péninsule. »

C'est vers la fin de 1809 que Wellington exposait ses vues avec tant de simplicité et tant de confiance. Emettre des doutes sur la solidité de l'Empire, en 1812 ou en 1813, c'eût été de la raison et du bon sens. Mais douter de l'empire, ou plutôt se porter garant de la chute de Napoléon, en 1809, quand l'Europe continentale achevait sa soumission, c'était juger de bien haut, et c'était voir avec l'œil du génie. Wellington ne se dissimule rien de ce qui pourrait contrarier ses espérances; mais il persiste. La paix continentale de 1809 ne l'a pas effrayé. Le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche lui semble un danger nouveau pour l'Angleterre. Il n'en écrit pas moins, le 4 avril 1810, à son ami le général Crawfurd :
« Le mariage autrichien est un terrible événe-
» ment qui doit empêcher aujourd'hui toute diver-
» sion sur le continent! Cependant je ne déses-
» père pas de voir échouer tôt ou tard le système
» de Bonaparte. Ce qui s'est passé tout récem-
» ment en Hollande montre que ce système est
» faux, qu'il est tellement contraire aux dé-

» sirs, aux intérêts, à l'existence de toute so-
» ciété civilisée, que Bonaparte ne peut pas
» même compter sur ses frères pour le mettre à
» exécution. »

Il ne se borne pas à développer les raisons générales, concernant la guerre et la politique, qui, selon lui, devaient entraîner la chute de l'Empire. Il avait étudié avec soin les questions de finances, et il s'était fait une opinion bien arrêtée sur la faiblesse d'un gouvernement, qui avait besoin de la guerre pour vivre, et qui était obligé de considérer les contributions et les réquisitions infligées aux peuples vaincus comme le premier et le plus gros article de son budget des recettes. Dans une lettre sur l'économie politique adressée au baron Constant, il met en lumière et il justifie ses opinions sur ce point capital. La dissertation est trop étendue pour être citée en entier; mais voici quelques passages de ce curieux document :

« Le gouvernement français est obligé de rançonner ses voisins et ses alliés pour faire face
» aux dépenses de l'armée... j'ai grand espoir que
» cette ressource va lui manquer... un symptôme
» d'affaiblissement, c'est que Napoléon vient de

» s'emparer de la Hollande, des villes anséatiques
» et des Etats romains. Par cette conduite, il s'est
» écarté d'un principe remarquable de sa poli-
» tique. Il n'avait pas encore étendu son empire
» au-delà de ce qu'il appelle les limites naturelles
» du Rhin, de l'Océan, des Alpes et des Pyrénées.
» Il paraît qu'il n'ignorait pas les dangers aux-
» quels sont exposés les empires trop étendus, et
» il s'était contenté de gouverner par son in-
» fluence tous ces Etats et ceux de la confédéra-
» tion du Rhin. Ses querelles avec ses frères ou
» avec le pape ne suffisent pas pour expliquer
» ses derniers empiétements. Tout cela pouvait
» aisément se concilier... Mais il avait besoin des
» ressources de la Hollande, de Rome et des villes
» anséatiques pour remplir son trésor, et c'est
» pour cela qu'il les a confisquées. Quant à l'Es-
» pagne, elle est pillée complétement d'un bout à
» l'autre. La culture est tout à fait perdue dans
» certaines parties; et partout, au dire des offi-
» ciers français, elle est fort déchue. Il n'y a plus
» de commerce, et je ne doute pas qu'une mau-
» vaise année de plus n'ait pour effet de réduire
» les armées françaises à une extrême misère et ne
» soit suivie des conséquences les plus graves. »

§

Si jamais il a mérité son surnom de *iron-duke*, c'est assurément pendant cette crise mémorable qui a tenu l'Europe en suspens, du mois de juin 1810 au mois de mars 1811. Les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida, l'invasion du Portugal, la bataille de Busaco, la retraite de l'armée anglaise à Torres-Vedras, l'impuissance de Masséna devant les lignes de Lisbonne, la première retraite de l'armée française sur Santarem, et sa retraite définitive du Portugal, tels sont les principaux événements de cette campagne qui semblait donnée en spectacle à l'Europe, et que suivaient des yeux,

avec une vive anxiété, tous les peuples vaincus ou soumis par Napoléon.

Le gouvernement anglais rendait pleine justice à son général; mais le ministère était faible, timide, et il changeait incessamment de résolutions.

L'opposition parlementaire était très-montée contre la guerre d'Espagne; elle était nombreuse et elle attaquait le gouvernement et les généraux avec la dernière violence : on voulait tenir tête à Napoléon sur le continent! C'était de la folie! On sacrifiait en pure perte le sang et les trésors de l'Angleterre! etc. Wellington laissait crier l'opposition, et il faisait de son mieux pour soutenir le courage chancelant du ministère.

Mais ce n'était pas là le plus difficile. Il fallait faire entendre raison au gouvernement espagnol et au gouvernement portugais, ou, pour mieux dire, il fallait les sauver malgré eux.

Il fallait enfin tenir en bride sa propre armée, qui était saisie d'une ardeur extraordinaire, et qui voulait combattre à tout prix.

Combattre! il n'y songeait guères. Plus de la moitié des troupes qu'il avait sous ses ordres se

composaient de nouvelles levées portugaises qui n'avaient jamais tiré un coup de fusil ; et il n'était pas homme à descendre en rase campagne, avec une moitié d'armée, pour livrer bataille à un aussi grand capitaine que le maréchal Masséna. Si un miracle du hasard l'eût rendu victorieux, qu'aurait-il fait de sa victoire? Napoléon était en paix avec toutes les grandes puissances du continent ; et il avait dix armées pour une à envoyer en Espagne. La victoire ne décidait rien ; et une défaite, très-probable, perdait tout.

En attendant, le maréchal Masséna, à la tête de la plus magnifique et de la plus vaillante armée, s'établissait sur l'extrême frontière d'Espagne, et il se disposait à entreprendre, tout à son aise, les siéges de Ciudad-Rodrigo et d'Alméida. Confiant avec juste raison dans ses talents, dans l'expérience et dans la valeur de ses troupes, il ne souhaitait rien tant qu'une grande bataille, et il n'épargnait aucun moyen pour obliger Wellington à combattre. Il l'aiguillonnait dans ses proclamations ; il lui reprochait de manquer à ses promesses et d'abandonner ses alliés ! Il déclamait contre l'égoïsme de l'Angleterre! Il faisait semblant de déplorer le malheur des Espagnols et des Portugais!

Wellington livrait leurs places fortes! en dépit de l'honneur et des engagements les plus sacrés, il refusait d'envoyer un seul régiment au secours de ses alliés!

Ces reproches hypocrites et quelquefois insultants faisaient beaucoup d'effet sur les Espagnols et sur les Portugais; ils en faisaient très-peu sur Wellington qui ne répondait pas un mot.

Mais quel tableau! Et ce tableau est vrai. Assurément, cet homme était de fer ou de marbre. En face de ses ennemis, au milieu de ses amis, au milieu de ses alliés, au milieu de ses soldats, le voilà seul, bien seul! Il n'a d'autre appui, d'autre confident que lui-même, et il répond de tout, devant le monde entier!

Le gouvernement anglais ne lui transmet que des hésitations, des doutes et de continuelles défaillances; l'opposition le poursuit de ses sarcasmes comme le fauteur d'une guerre absurde et impossible; ses ennemis lui adressent tous les jours un nouveau défi, et l'appellent sur le terrain; les Espagnols le soupçonnent de vouloir les abandonner; les Portugais l'accusent de sacrifier leur pays, de le ruiner, de le dévaster et

de ne pas savoir le défendre; son armée, qui n'y entend pas malice, est beaucoup plus sensible que lui à tous ses soupçons et à toutes ces insultes; et il est obligé de veiller de très près, nuit et jour, afin que ses lieutenants ne combattent pas malgré ses ordres; mais, lui, au milieu de ces feux croisés de reproches, de défis et de colères, il ne se sent nullement découragé, et pas un seul instant, il ne se trouve ébranlé dans ses résolutions! Avec une parfaite tranquillité d'esprit, avec une admirable sérénité d'âme, il se prépare à battre en retraite, malgré ses amis, malgré les Espagnols, malgré les Portugais, malgré l'armée française et malgré sa propre armée! Quatre lignes de sa main suffisent pour le peindre, dans cette épreuve redoutable; il écrit à un ami : « Les Français » nous menacent sur trop de points à la fois pour » me donner des inquiétudes sur aucun point, en » particulier. Ils ne me feront pas diviser mon » armée. Ma situation est bonne; je ne crains » rien. Si je suis dans l'embarras, comme tout » le monde semble le croire, en Angleterre, eh » bien! j'en sortirai. »

Le mauvais succès de cette grande expédition, les échecs éprouvés par le maréchal Masséna,

l'affreuse détresse de son armée, et l'évacuation définitive du Portugal excitèrent, en Europe, une sensation prodigieuse, et dont l'Empereur Napoléon ne semble pas s'être bien rendu compte.

Un aide-de-camp du maréchal Bessières, M. de Baudus, nous a laissé des mémoires très-curieux, quoique très-peu connus. C'est un écrivain distingué, très-impartial, et d'une irrécusable loyauté. On voit dans ces mémoires de quelle façon l'Empereur accueillit les fâcheuses nouvelles qui lui venaient d'Espagne et de Portugal. Il se répand en injures contre ses maréchaux; et ses injures sont si pittoresques que je demanderai au lecteur la permission de ne pas les reproduire. Mais Napoléon ne pense pas qu'il y ait rien de changé en Europe. Il se plaint du hasard, de l'imbécillité de ses lieutenants; d'ailleurs, le caractère, les talents, les succès inespérés du nouvel ennemi qu'il avait sur les bras ne troublent pas sa quiétude impériale, et ne lui inspirent aucune réflexion. « Napoléon, a dit » avec beaucoup d'énergie l'historien Alphonse » de Beauchamps, a manqué à sa destinée, quand » il a dédaigné de commander en personne l'ex- » pédition de 1810. Il n'a pas compris qu'il lais-

» sait grandir démesurément un nom que l'Eu-
» rope devait être tentée de lui opposer. L'Eu-
» rope avait assez de soldats pour le combat-
» tre. Il lui manquait un homme. Quand on eut
» vu les plus illustres maréchaux de l'Empire
» lutter sans succès contre Wellington, l'Eu-
» rope soupçonna qu'elle avait trouvé ce qu'elle
» cherchait. Napoléon avait un rival. »

En 1811, Wellington terminait la première moitié de sa carrière. Il avait dépassé Fabius en prudence et en immobilité. Il avait conquis lentement et péniblement la confiance de ses alliés; et cette confiance était désormais absolue. Il avait formé de ses propres mains une armée extraordinaire, accoutumée aux plus rudes épreuves, et dont le moral était solidement trempé. « Nous n'avons encore acquis que de la gloire
» pour unique avantage, écrivait-il à un ami,
» mais cet avantage est solide et bien réel; car,
» chose étrange à dire, avec la petite armée an-
» glaise, j'ai trouvé les moyens de tout tenir en
» échec. Je commande *une armée unanime dans son*
» *esprit* (c'est lui qui souligne ces mots), je m'en-
» tends bien avec nos alliés; et je crois que j'ai
» pour moi les vœux du monde entier. » Après

avoir tiré un si grand parti de la défensive, il lui restait à essayer de l'offensive. Ses campagnes de 1812 et de 1813, l'influence directe qu'il a exercée sur la guerre de Russie et sur la guerre d'Allemagne, soulèvent des questions qui valent la peine d'être examinées, ou tout au moins d'être indiquées avec précision et avec clarté.

§

Parmi les hommes privilégiés qui ont joué les destinées des nations sur un champ de bataille, il en est bien peu qui aient le droit de comparaître devant la postérité, pièces en main, et de dire : Voilà d'où je suis parti ; voilà où j'ai eu dessein d'aller ; voilà où je suis arrivé, en effet; et voilà par quels chemins j'ai passé. Je n'oublie pas ce que je dois à la fortune, dont la part est toujours très grande ; mais voilà ce que j'ai fait pour diminuer cette part. Voilà mes rêves ; voilà mes projets ; voilà mes plans ; voilà mes moyens ; voilà mes victoires et les raisons de mes victoires. Jugez et prononcez.

Ce discours a quelque chose de théâtral qui ne va pas au caractère de Wellington. Mais ce discours est pourtant le résumé exact de sa vie militaire. Il pouvait parler ainsi, sans affliger ses amis, sans choquer ses ennemis, sans manquer en rien à la vérité. Il s'y est pris d'une façon meilleure. Il a légué à l'histoire le recueil de ses proclamations, de ses ordres de marche, de ses plans, de ses rapports, de ses notes sur les événements, de ses lettres officielles et de ses lettres particulières, depuis le premier jour de son commandement jusqu'au dernier. Il a classé tout cela rigoureusement suivant l'ordre chronologique; il n'en a pas retranché une ligne; et il n'y a ajouté ni un mot de commentaire, ni un mot de réflexion, ni un mot d'accusation, ni un mot de justification. Un assez grand nombre de lettres sont écrites en français; et quoique ces lettres renferment des pensées et des mots heureux, elles sont d'un style très incorrect. Rien n'eût été plus aisé que de les *expurger*, sans altérer en rien le fond de la pensée et même sans diminuer la portée de l'expression. Wellington s'y est constamment refusé. Il avait écrit ces phrases mal sonnantes; il ne croyait pas avoir le droit de les supprimer ou de

les déguiser. Il les a gardées trente ans dans son portefeuille. Il les en a tirées comme il les y avait déposées. Il n'entend pas se faire grâce d'un solécisme ni d'un barbarisme. Il veut être ce qu'il est; et rien de plus. Il a une honnêteté littéraire qui peut aller de pair avec sa probité d'homme public et d'homme privé. Ce qu'il a mal écrit, il le laissera mal écrit. Ce sera une petitesse, s'il y avait des petitesses dans l'honnêteté! mais ce sera un dernier témoignage de ce fanatisme pour la vérité et de cette inflexible horreur du mensonge qui furent la règle de toute sa vie.

Nous l'avons vu, pendant quatre mortelles années, lutter péniblement et obscurément contre la fortune de l'Empire. Il s'était fait le conseiller des hommes d'Etat, des généraux et des peuples; du fond de la Péninsule, sur ce petit coin de terre qu'il avait conquis et qu'il avait gardé, il travaillait comme à la chose du monde la plus simple, à une insurrection générale de l'Europe contre Napoléon. Depuis dix-huit ans, la guerre d'invasion suivait son cours; et nulle part elle n'avait trouvé un obstacle. Au commencement de 1811, l'Europe apprit que la guerre d'invasion, pour la première fois, avait trouvé un obstacle invincible.

Il convient de laisser dire à Wellington lui-même ce qu'il attendait de ses premières campagnes, du système de défensive intelligente et obstinée qu'il avait conseillé et qu'il venait de pratiquer avec succès. Il avait prévu hardiment que le Portugal résisterait. Maintenant il prévoit, sans forfanterie et sans phrases, que la résurrection de l'Europe va suivre la résurrection du Portugal, et que l'Europe finira par se défendre absolument comme l'ont fait les peuples de la Péninsule.

Voici les premières conséquences qui ont frappé son esprit si calme et si attentif. Il écrit à son frère, le marquis de Wellesley, le 29 août 1811 : « Nous avons déjà fait changer jusqu'à un » certain point la guerre de nature, et les Fran- » çais de système militaire. Ils sont maintenant » en grande partie sur la défensive, et ils font la » guerre avec des magasins. Ils seront bientôt » réduits aux seules ressources qu'ils peuvent tirer » de la France, et dès qu'ils en seront là, vous » pouvez compter que la guerre ne durera pas » longtemps. »

Quelques jours après, écrivant à sir Charles Stuart, il dit toute sa pensée sur la situation, d'une manière plus vive et plus nette. C'est un coup de

pinceau très-énergique. « Il faut que Bonaparte
» nous chasse de la Péninsule, ou qu'il baisse de
» ton avec l'Europe. Je crois qu'il fera tous les
» efforts imaginables pour échapper à cette né-
» cessité. Il a une flotte et des armées nombreu-
» ses; il est homme à sacrifier sa flotte et à tout
» oser avec son armée. Je ne crains rien aujour-
» d'hui, si nous sommes préparés. »

Il développe les mêmes idées dans une longue lettre adressée au général Dumouriez, où l'on trouve le passage suivant : « Je soupçonne que
» ni Bonaparte, ni le monde ne s'étaient rendu
» compte des difficultés qu'offrirait la conquête
» de la Péninsule, tant que nous aurions une
» bonne armée en Portugal. Bonaparte a fait des
» efforts gigantesques, dignes de sa réputation et
» des forces qu'il commande; mais... il n'en a pas
» fait assez. »

En 1811, quand l'Empire semblait encore dans toute sa vigueur, quand personne assurément ne songeait ni à Moscou, ni à Leipzig, Wellington trouve cet Empire déjà usé, vieilli et délabré. Dans ses lettres confidentielles, lui qui n'aime pas les phrases et qui n'a jamais péché par excès de présomption, il éprouve une confiance toute nou-

velle et qu'il n'attendait peut-être pas si tôt. Il croyait avoir fait un beau rêve ; il commence à croire que ses espérances et ses projets n'étaient pas un rêve; et il le dit naïvement, sans vanité et sans outrecuidance. Il avait bien pesé ses mots, quand il écrivait à sir Charles Stuart : « Il faut » que Bonaparte baisse de ton. » Sans doute, en 1811, les forces vives de l'Empire n'étaient pas atteintes d'une manière dangereuse. Cinquante mille soldats de plus ou de moins ne changeaient rien à ses proportions militaires. Mais, moralement parlant, la conquête avait éprouvé une série d'échecs d'une extrême gravité. La France n'en savait pas un mot. Mais le reste de l'Europe, qui lisait les journaux anglais, le comprenait très bien. Le Portugal, ce malheureux petit pays sans gouvernement, sans armée, sans ressources d'aucun genre, ce débris de la vieille Europe, cette épave recueillie si dédaigneusement et si souvent partagée à Fontainebleau et à Saint-Cloud, le Portugal, que l'on jugeait tout au plus digne de former l'apanage d'un prince de l'Empire, avait résisté trois fois avec succès à la puissance colossale de Napoléon!

Les Portugais, qui n'avaient pas fait la guerre

depuis cinquante ans, se trouvaient animés d'un esprit indomptable ; armés et équipés par les soins de l'Angleterre, ils se battaient aussi bien que les soldats anglais, et Wellington avait fini par déclarer qu'il ne mettait entre eux aucune différence. En 1808, l'armée de Junot avait capitulé, à Lisbonne. En 1809, le maréchal Soult avait été surpris à Oporto, et obligé d'évacuer, en toute hâte, les provinces du nord. En 1811, après une lutte obstinée, la grande armée, où commandaient le maréchal Ney et le maréchal Masséna, avait été définitivement expulsée. C'était le même général qui avait triomphé de Junot, de Soult, de Ney et de Masséna ; c'était lui qui avait repoussé l'invasion en 1808, en 1809, en 1810 et en 1811. Il y avait donc quelque chose de dérangé dans cette machine impériale. Du *département du Tibre* au *département des bouches de l'Elbe* on n'y pensait même pas ; on dormait tranquille, et Paris s'amusait de la pantoufle de *Cendrillon*. Mais Wellington n'était pas tenu de considérer les choses du même œil. Au milieu de ce silence impérial et sans respect pour ces divertissements innocents, il s'étonnait avec raison de ses propres succès, quoiqu'il les eût prédits, et il en tirait résolument toutes les conséquences.

Dans cette situation d'esprit, il écrit au général Bentinck les lignes suivantes, qui résument le passé et qui tracent le programme de l'avenir : « *Depuis longtemps* j'ai regardé comme probable » que nous serions témoins d'une résistance gé- » nérale de toute l'Europe à l'horrible tyrannie de » Bonaparte, résistance due à l'exemple de ce qui » se passe en Espagne et en Portugal, et que *nous* » (c'est lui qui a souligné) serions acteurs et con- » seillers dans ce drame. J'ai donc réfléchi sou- » vent aux mesures qu'exige le succès. Ceux qui » s'embarquent dans des projets de cette espèce » doivent bien comprendre qu'une fois l'épée ti- » rée, il ne faut la remettre dans le fourreau qu'a- » près avoir atteint complétement son but. Il faut » qu'ils soient préparés, il faut qu'ils soient forcés » à n'épargner aucun sacrifice pour le succès de » la cause. La soumission à la discipline et à l'or- » dre va sans dire. Mais quand une nation a ré- » solu de résister à Bonaparte, il faut qu'elle se » décide à renoncer au bien-être, au luxe, aux » agréments de la vie, à tout risquer enfin, dans » une lutte qui, on doit bien le comprendre avant » de s'y engager, a pour objet de sauver tout ou » rien. »

A dater de ce moment, il devient un autre homme. Il a trompé ses ennemis par la prudence excessive et par la timidité apparente de ses résolutions. Il les trompera maintenant par une hardiesse et une vivacité de mouvements d'autant plus dangereuses qu'elles seront tout à fait inattendues. Dans les lignes qui précèdent, il a écrit d'avance l'histoire de la campagne de Russie.

Le gouvernement de St-Pétersbourg avait étudié avec le plus grand soin le système adopté par Wellington; et il n'est guère douteux que la campagne de Portugal, en 1810, n'ait encouragé l'empereur Alexandre à brusquer les événements et ne lui ait inspiré d'affronter, sans délai, une guerre décisive. Les Russes vont donner, en 1812, une seconde représentation de la campagne de 1810. Ils ne compromettent devant l'ennemi qu'une partie de leurs forces; ils se refusent obstinément à livrer bataille. Ce ne sont plus les Russes de 1805, de 1806 et de 1807, qui se ruent avec emportement et avec une sorte de témérité contre les légions de Bonaparte; ce sont les Anglais de Wellington. Ils ne songent plus à la gloriole d'une bataille plus ou moins bien gagnée; ils ont entrepris une guerre décisive; ils veulent surtout la

bien finir. Ils se retirent lentement, méthodiquement, sans confusion et sans désordre; ils profitent de tous les obstacles naturels tant qu'ils le peuvent sans rien risquer; ils brûlent les villes et les villages; ils défoncent les routes, ils ravagent le pays sur toute la ligne des opérations; ils attirent les envahisseurs jusques au cœur de l'empire; là, ils livrent un combat effroyable où les vainqueurs ne gagnent rien qu'un morceau du champ de bataille; et enfin, ils détruisent leur capitale. Mais ils ont conservé leur armée. « Moscou n'était qu'une ville, écrit le général Kutuzoff à l'empereur Alexandre; mais nous avons sauvé l'armée. Tant que l'armée est debout, rien n'est perdu. »

Après tout ce qui a été publié en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, il n'est plus permis de douter que la guerre de 1812 ne soit un drame très-savamment et très-artistement composé, dont les moindres incidents étaient prévus, et dont le dénouement a été ménagé avec autant de précision que le comportent les affaires humaines.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les opérations de deux armées, placées à plusieurs cen-

taines de lieues de distance, l'une à l'extrémité nord de l'empire russe, l'armée de Finlande; l'autre à l'extrémité sud, l'armée de Moldavie.

Dès le début de la campagne, ces deux armées exécutent, sur une échelle immense, un mouvement de concentration qui doit porter une force considérable sur la ligne de retraite de Napoléon. Il n'y a pas d'historien militaire qui n'ait été frappé de cette grande manœuvre; et bien que tous les critiques ne soient pas d'accord sur le mérite de la conception, le sens commun, qui est aussi un critique fort distingué, n'hésitera jamais à prononcer que la campagne de 1812 est un guet-apens à proportions gigantesques, dont Napoléon fut la victime très-peu innocente.

Ce terrible drame, il existait en germe dans la pensée du gouvernement de Saint-Pétersbourg. Mais on pouvait en ajourner l'exécution; et d'ajournements en ajournements, on s'exposait à toutes les chances de l'imprévu. C'est la guerre de Portugal, ce sont les trois mémorables campagnes de Wellington qui ont donné à la Russie le meilleur de tous les conseils, et le plus efficace de tous les encouragements : l'exemple.

Ce ne sont d'ailleurs ni ses conseils ni ses

exemples qui ont fait de Wellington un si puissant collaborateur, en 1812. Wellington mit la main à l'œuvre pour son propre compte, et sa besogne a pesé d'un grand poids dans la balance.

Au commencement de l'année 1812, le 8 janvier, bien assuré que le maréchal Marmont se reposait tranquillement dans ses quartiers d'hiver, il réunit son armée, avec un secret merveilleux, et il passe la frontière de Portugal.

Il investit Ciudad-Rodrigo et il emporte la place en douze jours, contre toutes les règles et contre tous les usages de la guerre. Tout était fini, avant que Marmont eût rassemblé son monde.

Deux mois après, il trompe le maréchal Soult, comme il avait trompé le maréchal Marmont. Il descend sur les frontières de l'Estramadure, et il prend Badajoz, après un siége de vingt jours, le 6 avril 1812. Soult n'était encore qu'à moitié chemin, pour secourir la place. Le fameux assaut de Badajoz est un des événements les plus singuliers de ce temps. La fureur et l'acharnement avec lesquels on a combattu de part et d'autre sur la brèche, ont inspiré au général Napier un admirable morceau qui ne déparerait point l'Iliade.

Wellington laissa plus de cinq mille hommes dans les fossés et sur les remparts de la place. Il en avait perdu deux mille à Ciudad-Rodrigo. Ainsi, le même général qui, naguères, refusait de sacrifier un régiment au plaisir de gagner une grande bataille, sacrifie maintenant les soldats par milliers, sans scrupule et sans hésitation. C'est une nouvelle guerre qu'il commence. Ciudad-Rodrigo et Badajoz, selon son dire, sont les deux clés de l'Espagne. Il les veut à tout prix. Le succès de ses opérations ultérieures dépend de ce coup de main.

A partir de ce jour, tout l'esprit de l'histoire est dans le relevé exact des dates et dans la concordance des événements.

Tandis que Napoléon envahit la Russie, Wellington envahit l'Espagne.

Le 24 juin 1812, Napoléon franchit le Niemen; —le 13 juin, Wellington passe l'Agueda et marche sur Salamanque.

A la fin de juillet, Napoléon quitte la Lithuanie pour s'enfoncer dans la vieille Russie; — le 22 juillet, Wellington remporte, à Salamanque, une victoire décisive.

Ce n'est plus une de ces batailles que l'on peut essayer de gagner sur le papier, après les avoir perdues sur le terrain. C'est une journée très-néfaste ; l'armée vaincue est blessée à mort. Il n'y a pas de *Te Deum* équivoque à chanter. L'armée de Portugal est obligée de venir se reformer et se recruter sur la frontière française.

Au mois d'août, Napoléon marche sur Moscou ; — le 12 août, Wellington entre dans Madrid ; il expulse le roi Joseph ; il oblige le maréchal Soult à lever le siége de Cadix et à évacuer toutes les provinces méridionales de l'Espagne.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, Napoléon attend la paix, au milieu des ruines de Moscou. Au mois de septembre, Wellington, après avoir délivré tout le midi de la Péninsule, remonte vers le nord et vient faire le siége du château de Burgos. S'il réussit, rien ne le sépare de la frontière française, et il peut transporter la guerre sous les murs de Bayonne, quand Napoléon est à huit cents lieues de la capitale.

Voilà les événements dans leur entière nudité. Ce sont les Russes qui ont relevé, les premiers, tout ce qu'il y avait de fatal dans le con-

traste de ces grands événements. Et ils l'ont fait de manière à rendre bien facile la tâche des historiens.

Quand les généraux d'Alexandre s'arrêtèrent pour combattre, dans les champs de Borodino, que dirent-ils avec exaltation de leur armée? Que l'empereur Napoléon venait de perdre une grande bataille en Espagne, et que l'Empire français tremblait sur sa base. Quand ils eurent abandonné Moscou, comment ranimèrent-ils le courage de leurs soldats? « La campagne est terminée du côté des ennemis, » disait le général Kutusoff dans sa proclamation du 13 octobre 1812; « elle va commencer pour nous. *Madrid est pris !* » La main du Dieu tout-puissant s'appesantit sur » Napoléon. »

Est-il besoin d'être un grand philosophe ou un grand capitaine pour bien voir les conséquences que devait entraîner ce fatal concours d'événements? Non, certes; ce n'est plus qu'un jeu d'enfants; et les historiens de la guerre de 1812 ont trouvé leur siége tout fait dans les bulletins du général Kutusoff. Comment les Russes n'auraient-ils pas persisté? Chaque courrier leur apportait une bonne nouvelle et un encoura-

gement. Ont-ils hésité par moments; ont-ils reculé devant l'immensité du sacrifice, et cela est probable, les succès de Wellington sont venus tout à point pour lever leurs scrupules. Eussent-ils voulu la paix, même après Borodino, même après l'incendie de Moscou, qu'ils ne l'eussent faite à aucun prix! Ils recevaient coup sur coup la nouvelle des lointains désastres de Napoléon!

Enfin, Napoléon a-t-il payé assez cher son dédain pour ce petit général anglais qu'il livrait aux corrections du *Moniteur*! S'il ne s'était pas fait de Wellington une opinion absolue, dont il ne voulait pas se départir, s'il n'avait pas compté sur la lenteur et sur l'immobilité de ce général, aurait-il ainsi livré au hasard les affaires de la Péninsule, aurait-il entrepris ces deux grandes guerres qui se répondaient à mille lieues de distance?

La fortune avait néanmoins joué un rôle assez considérable dans les affaires d'Espagne. Ce sont les confidences même de Wellington qui nous l'apprennent. Car jamais homme ne s'est moins inquiété d'enfler ses succès ou de déguiser ses fautes. Il dit très-héroïquement tout ce qu'il a pensé; il n'oublie ni un doute, ni une hésitation, ni une contradiction. Il semble trouver une sorte

de plaisir à vous montrer qu'il s'est trompé tel jour ou tel autre jour comme un simple mortel, qu'il attendait du sort plus ou moins que le sort ne lui a donné, et qu'il n'en est ni plus fier ni plus découragé, de quelque nature que soit son erreur. Il avait exposé carrément ses projets, avant de commencer l'invasion de l'Espagne. « Je me
» propose, écrivait-il à lord Liverpool le 26 mai,
» de m'avancer dans la Castille, et de faire en
» sorte d'amener Marmont à une action géné-
» rale... Je ne crois pas qu'il y ait dans notre
» armée un seul homme qui doute du succès.....
» Mais nous avons sur l'ennemi des avantages
» réels outre ceux qui résultent de nos dernières
» victoires. Notre infanterie est en bon état, notre
» cavalerie plus nombreuse que celle de l'ennemi
» et ses chevaux meilleurs. Les chevaux de notre
» artillerie sont excellents et au complet, tandis
» que ceux de l'ennemi, je le sais, sont terrible-
» ment mauvais. Nous avons maintenant plus de
» chances que nous n'en avons jamais eu... La
» certitude d'éprouver des pertes dans une ba-
» taille et le risque qui accompagne toujours ces
» sortes d'épreuves ne doivent pas trop nous
» tenir en considération. Je ne suis pas insen-
» sible à ces pertes ni à ces risques, et je ne m'a-

» veugle pas sur les désavantages avec lesquels
» j'entreprends cette opération. Mes amis dans
» la Castille (et je crois qu'aucun officier n'en eut
» jamais de plus dévoués) m'assurent que nous
» ne manquerons pas de vivres..... Mais je ne
» puis penser sans trembler à la détresse où nous
» pouvons tomber et aux conséquences qui en
» résulteraient, si nous venions à manquer d'ar-
» gent dans l'intérieur de l'Espagne. »

L'invasion commença d'une manière assez brillante. Les forts de Salamanque étant pris et l'armée du maréchal Marmont ramenée jusque sur les bords du Duero, Wellington s'aperçoit qu'il s'est trompé sur beaucoup de points et notamment sur la force des armées ennemies, et il juge nécessaire de suspendre son mouvement d'invasion pour mieux sonder le terrain. Voici en quels termes il expose cette situation nouvelle : « Votre
» seigneurie, écrit-il au comte Bathurst, aura vu
» par les rôles des deux armées que nous ne som-
» mes pas supérieurs en nombre, même à la seule
» armée qui nous soit immédiatement opposée.
» Je crois que cette armée est en réalité plus
» forte que la nôtre. Elle est, sans aucun doute,
» pourvue d'une nombreuse artillerie double de
» la nôtre et d'un plus fort calibre. Ajoutez à cela

» que le maréchal Marmont va être rejoint par le
» roi Joseph qui amènera dix à douze mille hom-
» mes et une nombreuse cavalerie; qu'il attend
» des troupes de l'armée du nord, et qu'on a aussi
» donné l'ordre d'en faire venir de l'armée du
» midi... J'ai donc résolu de traverser la Tormès
» si l'ennemi en fait autant; de couvrir Salaman-
» que aussi longtemps que je le pourrai, et, par
» dessus tout, de garder une communication avec
» Ciudad-Rodrigo; enfin, de ne livrer bataille que
» dans des conditions très-avantageuses. »

Pour expliquer la mésaventure de Marmont, il a été dit dans le temps, que cette dépêche de Wellington avait été interceptée, et qu'elle avait inspiré à Marmont une fausse idée de la situation de l'armée anglaise et des talents de son général.

Le roi Joseph, voulant compliquer ce petit roman, ajoutait que Wellington avait tendu un piége à Marmont, et qu'il n'avait écrit sa dépêche qu'avec l'intention de la laisser prendre.

Napoléon, au contraire, jugeait, avec plus de vraisemblance, que Marmont s'était pressé de livrer la bataille des Arapiles pour avoir l'honneur de la gagner à lui tout seul. Le fait est que ce général, brave, intelligent et spirituel, mais un peu

trop confiant dans son savoir stratégique, reprit l'offensive, sans nécessité, et exécuta une longue série de manœuvres savantes qui n'eurent d'autre résultat que de fatiguer horriblement ses troupes; et à la première faute qu'il commit, l'armée ennemie profita de l'occasion, et lui infligea un éclatant désastre. Nous avons vu qu'il n'y avait pas de roman dans les dépêches du général anglais. Wellington manquait d'argent; il manquait de vivres; il ne se croyait pas le plus fort, et il voulait s'arrêter.

Le lendemain de la bataille, il écrit familièrement au général Graham sur ce sujet même, c'est-à-dire sur l'opinion qu'il s'est faite de la conduite de Marmont. Il lui indique la position des deux armées aux Arapiles, et il ajoute : « Marmont aurait dû me faire un *pont d'or!* rien » n'eût été plus habile. Mais, au lieu de cela, » après avoir manœuvré toute la matinée, selon » l'usage des Français, je ne sais vraiment dans » quel but, il pressa ma droite de telle sorte » que, sans en venir aux mains, il aurait enlevé » notre Arapile, ou nous aurait enfermés dans » notre position. Je ne pouvais pas souffrir cela; » nous tombâmes sur lui, en tournant son flanc

» gauche, et je n'ai pas encore vu d'armée subir
» une pareille défaite. »

Cette campagne ne finit pas aussi bien qu'elle avait commencé. Wellington échoua devant Burgos. Un général trop peu célèbre, le général Dubreton, avec une poignée de soldats, l'arrêta trente-cinq jours devant le château de Burgos, et soutint cinq fois l'assaut avec succès.

Ce siége mémorable faillit perdre Wellington et son armée. Pendant que les Anglais se consumaient en efforts inutiles, l'armée vaincue à Salamanque s'était refaite et recrutée, en France, et elle revenait sur l'Ebre.

D'autre part, tous les généraux français faisaient un effort suprême; des forces immenses se dirigeaient contre Wellington, de tous les points de la Péninsule; et il était au moment de se voir enveloppé et écrasé par les armées du nord, du midi et du centre. Il se tira pourtant de là avec beaucoup de prestesse. Il leva, en temps utile, le siége de Burgos; et il se réfugia, pour la quatrième fois, en Portugal, sans être forcé de livrer bataille et sans essuyer de trop grandes pertes.

Par une fatalité déplorable, les maréchaux de l'Empire qui s'étaient montrés téméraires quand

il eût fallu être prudents, se montraient prudents à l'excès, quand le moment était venu de tout risquer.

Voici maintenant un trait de caractère de l'homme. La levée du siége de Burgos était le seul échec grave de cette campagne. On pourrait croire qu'un général, obligé de battre en retraite, après des succès brillants, et menacé par de très sérieux et de très grands dangers, sera peu disposé à dire toute la vérité à ses dépens, et que naturellement il s'en prendra à tout le monde, dans un premier moment de mauvaise humeur. On se tromperait. Wellington écrit un très long récit sur la levée du siége de Burgos; il énumère avec une méthode parfaite et impitoyable toutes les fautes qu'il s'attribue. « J'ai négligé tels moyens » de succès; — j'ai commis une faute, en confiant » une entreprise aussi délicate à des troupes » inexpérimentées; — je n'ai pas veillé suffisam- » ment à l'exécution des ordres donnés..., etc. » Quant à l'opération en elle-même, il dit avec sa sublime naïveté : « Je vois qu'on est déjà disposé » à attaquer le gouvernement parce que le siége » de Burgos a échoué. Le gouvernement n'est » pour rien ici; il n'a pas eu à s'occuper du siége

» de Burgos. C'est une opération entièrement de » mon fait. » — Voilà l'homme. Telle est sa manière de régler ses comptes avec son gouvernement, et avec la fortune. Voilà pourquoi tous les documents qu'il a laissés ont une si grande valeur. Dans ces confidences, il n'y a pas un mot qui ne soit une protestation instinctive contre le mensonge, contre la déloyauté, contre la morale facile, contre toute espèce de charlatanisme. Voilà pourquoi cet homme forcera peu à peu l'admiration et le respect de ceux-là même qui se croient le plus sûrs de le haïr. Voilà pourquoi son nom, tout illustre qu'il soit, ira, toujours grandissant, vers la postérité.

Après avoir revendiqué pour lui seul la responsabilité des événements fâcheux, il ajoute en manière de raillerie philosophique, plutôt qu'en manière d'excuse :

« Le peuple anglais, heureux comme il l'est à » tous égards, riche en ressources de tout genre, » habitué à voyager sur des routes superbes, se» rait fort étonné si on lui disait que les plus im» portantes affaires dépendent souvent ici de cin» quante mulets de plus ou de moins et de quel» ques bottes de paille pour les nourrir. Assu-

» rément, il n'en croirait rien ; mais telle est
» l'exacte vérité. »

Dans les guerres de 1813, l'influence de Wellington est plus grande encore et plus évidente que dans la guerre de 1812. Par un dernier effort de génie, Napoléon avait réparé les désastres de la campagne de Moscou, et il rentrait en Allemagne à la tête d'une puissante armée. Il gagnait les batailles de Lutzen et de Bautzen, et il forçait les alliés à signer l'armistice de Plesswitz, le 1er juin 1813. Un congrès devait se réunir à Prague pour traiter de la paix. L'Autriche tenait alors la balance. La position de Bonaparte était tolérable. Il était vainqueur en Allemagne. Ses lieutenants avaient repris Madrid; et Wellington était en Portugal. Quelle que fût la résolution de M. de Metternich, jusque-là, il était tenu en respect.

A peine l'armistice est-il signé, et avant même que le congrès ne soit réuni à Prague, on apprend que tout est perdu, en Espagne. En quarante jours, Wellington a tourné successivement toutes les positions occupées par les armées françaises du centre, du midi et du nord; il a franchi les lignes de la Tormes, du Douro, de l'Esla, du Carion et de l'Ebre. Il a atteint Vittoria; il a gagné une bataille

décisive ; il a expulsé le roi Joseph, non plus de Madrid, mais de la Péninsule ; il a établi son armée dans les Pyrénées, et il peut envahir la France quand il voudra. Il était en Portugal au commencement du mois de mai; le 23 juin, il est sur la frontière française. Si l'on est curieux de savoir ce que c'est que la journée de Vittoria, il faut lire le passage suivant extrait d'un rapport dressé, à Bayonne, par le général Gazan, chef d'état-major de *l'armée française :* « Les troupes » ont perdu tous leurs équipages, tous leurs ca- » nons, tout leur argent, toutes leurs munitions, » tous leurs papiers; au point que personne ne » peut même justifier ni de ce qu'il a, ni de ce » qui lui est dû; il y a des généraux et des officiers » qui en sont réduits à l'habit qu'ils ont sur le » dos, et la plupart d'entre eux sont obligés d'al- » ler nu-pieds. »

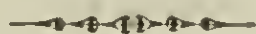
L'expulsion de Joseph, les désastres irréparables des armées d'Espagne, la déroute de Vittoria et ses affreuses conséquences, tels sont les auspices sous lesquels s'est ouvert le congrès de Prague. Il n'est pas difficile de comprendre qu'après un pareil coup de théâtre, les prétentions des alliés et celles de l'Autriche se soient élevées bien haut. La prétention de Bonaparte consistait à

vouloir négocier comme si rien n'était changé dans la situation; et cela est si vrai qu'il ne voulut même pas que le *Moniteur* fît mention de la bataille de Vittoria!

Il jugeait mal le caractère et le génie politique de M. de Metternich, comme il avait mal jugé le caractère de l'empereur Alexandre, le patriotisme des Prussiens, et le génie militaire de Wellington.

Ainsi, dans l'épreuve de 1812, l'invasion de l'Espagne, la bataille de Salamanque, et la prise de Madrid, sont au nombre des causes essentielles qui ont empêché Napoléon d'obtenir la paix, avant ou après l'incendie de Moscou. Dans l'épreuve de 1813, la journée de Vittoria a rendu complétement inutiles les victoires de Lutzen et Bautzen; et elle a renoué tous les fils de la coalition. Wellington a toujours pris l'initiative.

En suivant le cours des événements, nous arrivons à cette campagne extraordinaire de 1815, terminée en quatre jours, sur laquelle il a été publié tant de livres qui ne sont même pas des romans historiques.



§

Quand l'Europe a pris Wellington pour généralissime (1), elle a dit en termes solennels et énergiques, qu'elle devait son salut à ce grand homme de bien, à cet invincible capitaine. Et l'Europe, de force ou de gré, avait été *pour* Bonaparte, avant d'être *contre* lui.

Voilà ce qu'il ne faut jamais perdre de vue, quand on cherche, sincèrement, loyalement, quel est l'écueil où sont venus échouer tant de vastes projets.

(1) Le 22 octobre 1815, lord Wellington est nommé *commandeur en chef* de toutes les armées alliées qui doivent occuper la France.

Je n'ai pas la moindre envie de disserter philosophiquement sur le succès. Ce serait folie que de prétendre assigner exactement sa part à chacune des deux grandes puissances qui gouvernent le monde : le génie et la fortune. Sans toucher à la question des moyens, qui est une question essentielle sous le point de vue de la morale, on peut dire avec le sens commun qu'il y a certainement des malheurs immérités et des succès illégitimes. Mais le succès sera toujours une très-bonne raison ; et il représente, à peu de chose près, toute la philosophie de l'histoire, en ce qui concerne la guerre et la politique. Sans doute le succès le plus légitime a ses détracteurs ; et le succès le plus impudent est toujours salué avec enthousiasme par les pieds-plats et par les moutons de Panurge ; il n'en est pas moins le succès, et il prend son chemin vers la postérité. Ce tribunal auguste, si souvent invoqué, à titre de cour de cassation, par les plus illustres et par les plus vulgaires des justiciables, n'admet qu'un très-petit nombre de requêtes. En y regardant bien, on trouvera même que la postérité approuve plus d'une fois l'opinion qu'elle a l'air de réformer.

Cependant, il y a une sorte de succès contre

lesquels ce juge éclairé et incorruptible n'a pas encore pris l'habitude de protester. Je crois qu'il est sans exemple qu'une bataille perdue soit devenue une bataille gagnée. Quand on est battu, c'est pour longtemps. Il y a des réformateurs, des philosophes, des savants qui ont eu raison, un jour, et auxquels la postérité donne tort; il y en a qui avaient eu tort, ce jour-là, et auxquels la postérité donne raison. Mais un général victorieux se moque de tous les pourvois en cassation. Sa gloire est plus solide que les pyramides d'Egypte. Rien n'est carrément assis, rien n'est insolemment immortel comme une bataille gagnée.

D'ailleurs, n'oublions pas qu'il y a deux sortes de succès; il y a, si l'on peut ainsi parler, les succès qui finissent mal et les succès qui finissent bien. Ici, le temps fait beaucoup à l'affaire. Les succès qui vivent des siècles, et les succès qui vivent quelques années, quelques mois, ou quelques jours, ne sont pas de la même famille. Vu d'en haut, le temps n'est rien; vu d'en bas, il est quelque chose, et, tout bien examiné, la durée est le seul argument auquel nous puissions nous raccrocher quand nous essayons de disserter sur les vicissitudes humaines. Le temps est une mesure qui, sans être infaillible, nous donne

le droit de juger la valeur des idées, des opinions et des actes qui forment le bagage de l'histoire. Les succès qui se renferment dans un très-court espace de temps, les succès qu'une seule génération voit naître et voit mourir, considérés à distance, se mêlent, se confondent et n'apparaissent plus que comme un seul et même événement. Une série de victoires terminée par une série de défaites ressemble à une très-longue bataille, qui avait bien commencé et qui finit mal. Ainsi, la campagne de 1815 est un abrégé de l'Empire. Cela commence bien, cela va mieux, cela se gâte et cela finit fort mal.

Les écrivains anglais abusent un peu de la volonté d'en haut, et, dans l'histoire de Wellington, ils ne font pas grâce à la Providence du plus petit détail. Les écrivains français, au contraire, font la part trop belle au hasard. Il suffit de résumer avec exactitude les événements connus de tout le monde, pour se convaincre que le hasard a peu de chose à revendiquer dans la guerre de 1815; et, sans vouloir mêler la Providence à toutes choses, c'en est assez pour démontrer qu'il y a un degré de parenté fort étroit entre la journée de Waterloo et les précédentes victoires de lord Wellington.

Il est assurément impossible de considérer à part la bataille de Waterloo et cette mémorable campagne qui commence le 15 juin, de grand matin, pour se terminer, le 18, à neuf heures du soir. La guerre a duré quatre jours! En quatre jours, le sort de Bonaparte a été décidé! Ces quatre jours n'ont rien dit à l'imagination de beaucoup d'historiens, qui aiment l'extraordinaire et qui ne s'épargnent pas à le chercher! Ces historiens admirent fort le retour de l'île d'Elbe; et ils ont raison. Il leur semble tout à fait extraordinaire que Bonaparte ait conquis la France en vingt jours; mais c'est une chose bien plus extraordinaire encore qu'il l'ait perdue en quatre jours!

Il est vrai que l'on invoque le hasard et l'imprévu, et que l'on se met à l'abri sous le chapitre des événements. Mais voici ce que répond l'histoire, pièces en mains.

Politiquement et militairement parlant, Bonaparte était mort, en 1814.

En 1815, il ressuscite. En mettant le pied sur le sol de la France, il grandit d'une façon démesurée. Il ne s'est pas borné à ressusciter; il semble rajeuni. Sa marche triomphale sur Pa-

ris fait oublier ses revers, et cette longue retraite qui avait commencé à Moscou pour se terminer à Fontainebleau. La conquête de l'Italie avait été le coup d'essai de Bonaparte, le premier exploit de sa jeunesse. En 1815, c'est la conquête de la France qui devient son coup d'essai. On dirait que la seconde moitié de sa vie doit être encore plus brillante que la première. Tous les souverains de l'Europe sont ligués contre lui; mais il a conquis la France en vingt jours, et beaucoup de soldats qui marchent sous la bannière des coalisés ont servi sous son drapeau. La mauvaise fortune avait emporté tous ses alliés. Un reflux de bonheur peut les lui rendre. Telle est la situation. Le grand problème de 1815, ce n'est pas seulement de vaincre; c'est de vaincre sur l'heure et à la minute. Le temps est pour Bonaparte; si la lutte se prolonge, la coalition menace de tomber en mille pièces. Il ne s'agit plus d'user lentement le grand vainqueur et de le détruire en détail. Il faut le vaincre d'un seul coup; il faut l'arrêter dans son premier élan; il faut l'anéantir dans sa première veine de succès. En d'autres termes, c'est dire qu'il faut, pour résoudre le problème de 1815, que Bonaparte trouve sur son chemin un génie tout opposé au

sien, mais aussi extraordinaire et aussi solidement trempé que le sien ; et il faut, en outre, que ce génie, partout et longtemps éprouvé, n'ait jamais été entamé par la fortune. Voilà pourquoi le vainqueur d'Assye, de Talavera, de Salamanque et de Vittoria fut placé à l'avant-garde, en 1815 ; parce que lui seul était de force à soutenir le premier choc.

Voilà pourquoi l'Europe, au moment où elle signait les traités de Paris, nommait Wellington général en chef de l'armée d'occupation.

Toute la vie militaire de cet homme, explique cet immense honneur. Résumons son histoire et sa biographie, en traits rapides, et suivons, autant que possible, l'ordre chronologique.

Sir Arthur Wellesley, depuis duc de Wellington, est né le 1er mai 1769. Il était fils du comte de Mornington, et il descendait par sa mère d'une très ancienne famille.

Si le fameux Churchill (duc de Marlborough), a fait ses premières armes sous le drapeau français, Wellington est allé, lui aussi, étudier en France, et il a fait une partie de son éducation à l'école militaire d'Angers.

Nommé sous-lieutenant dans l'armée anglaise,

le 7 mars 1787;—lieutenant, le 25 octobre de la même année;—capitaine, le 30 juin 1791; — major, le 30 avril 1793, il a fait ses premières campagnes, dans les Flandres et en Hollande, pendant les années 1794 et 1795, sous les ordres du duc d'York et du général Walmoden.

Après la retraite de l'armée anglaise, il s'embarque pour les Indes. Il est nommé colonel, le 30 mai 1796. Il prend part à l'expédition contre le Mysore; après la défaite et la mort de Tippoo Saëb, il est nommé gouverneur de la capitale du Mysore, en 1799.

Pendant les années suivantes, il fait la guerre à divers princes mahrattes. Il est nommé major-général, le 29 avril 1802.

Il gagne la célèbre bataille d'Assye, contre l'armée coalisée des mahrattes, le 21 septembre 1803. L'armée coalisée comptait vingt mille fantassins, trente mille cavaliers, et elle avait cent vingt pièces de canon, servies par des artilleurs européens. Le major-général Arthur Wellesley avait sous ses ordres sept mille cinq cents hommes, c'est-à-dire quinze cents anglais et environ cinq mille cipayes; et dix-sept pièces de canon composaient toute son artillerie.

Il quitte les Indes, en 1805, et revient en Angleterre. On lui donne le commandement d'une brigade, dans l'expédition de Hanovre ; et il commande, en chef, l'armée de réserve, dans l'expédition dirigée contre Copenhague, en 1807. L'année précédente, il avait été nommé député, et il était entré dans les conseils du roi, en qualité de secrétaire d'Irlande.

On voit que le *hasard* avait peu favorisé ses débuts. Wellington avait commencé par lutter péniblement et obscurément contre la mauvaise forfune.

Colonel en 1793, dans l'âge des entraînements et des fortes émotions, il avait vu la guerre sous son aspect le plus triste. Il avait fait, à titre de simple officier, les campagnes désastreuses de 1794 et 1795, dans les Flandres et en Hollande. Il avait été le témoin d'une longue série de défaites dont il n'était point responsable et dont il devait profiter. A cette bonne école des revers, son génie naturellement calme et patient s'était aiguisé et fortifié ; et il y avait beaucoup appris sans y pouvoir rien risquer. Dans les Indes, où il s'essayait à commander en chef, il lui était réservé de faire de grandes conquêtes et d'obtenir

des succès éblouissants. Mais ces conquêtes rapides et cette gloire facile ne devaient que médiocrement enfler son amour-propre, et elles n'altéraient en rien la parfaite honnêteté de son caractère. Néanmoins, l'exploit fabuleux d'Assye suffisait seul pour attirer l'attention sur le major-général Wellesley ; et pour le signaler comme l'un des hommes les plus capables de soutenir l'honneur des armées anglaises.

A son retour des Indes, et au moment de sa réapparition sur les champs de bataille de l'Europe, il était dans toute la force de l'âge ; il avait néanmoins traversé cette phase périlleuse de la vie, où la plus pure et la plus légitime gloire grise souvent les âmes les plus robustes comme ferait un subtil poison : témoins Alexandre, le vainqueur d'Arbelles, et Charles XII, qui deviennent fous à trente ans, pour avoir été de grands hommes à vingt ans ; témoin Annibal, qui chancelle sous le poids de la bonne fortune, qui, après avoir été un si grand gagneur de batailles dans sa jeunesse, vieillit avant l'heure, et jouit du triste privilége de perdre, à quarante-cinq ans, la bataille la plus décisive des temps anciens ; témoin Napoléon lui-même, conquérant à vingt-sept ans, législateur à trente ans, qui devient, à quarante

ans, une espèce de monomane, bouleversant tous les matins la carte d'Europe, tourmentant les peuples et les rois, et, sous prétexte de système continental, ayant la prétention de régler leur boire et leur manger selon son caprice, et qui disparaît de la scène, à quarante-six ans, pour aller mourir en prison !

Quand il engageait la partie contre l'Empire français, Wellington était âgé de trente-neuf ans. Il avait guerroyé pendant quinze années, en Europe et en Asie, avant de conquérir son titre de général. Vigoureusement constitué de corps et d'esprit, il avait ajouté à ces dons naturels par une application infatigable et intelligente. Il s'était habitué à descendre avec succès dans les plus minutieux détails du service. « Le régiment du » colonel Wellesley, écrivait le général Harris en » 1799, est un régiment modèle ; pour la tenue, » pour la bravoure, pour la discipline, pour l'in» struction, pour la bonne conduite, il est au» dessus de tout éloge. » En même temps qu'il étudiait la guerre sur une grande échelle, il s'appliquait, avec une énergie incessante, à maintenir l'ordre, à réprimer toute espèce d'excès, à protéger les habitants du pays et à ménager les forces de ses soldats. Si l'on ne craignait de

faire une mauvaise plaisanterie, on dirait qu'il gouvernait les pays conquis et ses propres troupes, et qu'il livrait des batailles, selon le grand précepte du droit romain, en *bon père de famille.*

En 1808, on lui donne le commandement d'un corps d'armée de 10,000 hommes, destiné à affranchir le Portugal. Il débarque à l'embouchure du Mondego, et il marche sur Lisbonne. Il livre un combat heureux à Roriça, et il gagne, le 21 août 1808, la bataille de Vimiero, contre le général Junot.

Cette journée décide l'évacuation du Portugal. Supplanté dans le commandement par le général Burrard, qui est lui-même supplanté, vingt-quatre heures après, par le général Dalrymple, sir Arthur Wellesley signe la convention de Cintra. Il avait négocié et il signa cette convention, qui fit alors tant de bruit, par déférence pour deux généraux qui étaient ses anciens et ses supérieurs. L'opinion publique, en Angleterre, se prononça contre la convention de Cintra, avec une fureur incroyable; un journal poussa même la folie jusques à faire graver en tête de ses colonnes trois potences auxquelles étaient suspendus les trois

généraux qui venaient d'expulser l'armée française du Portugal. C'était le moment où la capitulation de Baylen retentissait d'un bout à l'autre de l'Europe. On reprochait aux généraux anglais de n'avoir pas su profiter de leurs avantages, et de n'avoir pas forcé Junot de se rendre à discrétion. Ces clameurs étaient absurdes. Ni les circonstances, ni les hommes ne se ressemblaient. L'armée française, quoique vaincue à Vimiero, se trouvait encore dans une position formidable ; et Junot n'était pas le général Dupont. Il y eut une commission d'enquête solennelle pour examiner la convention de Cintra. Sir Arthur Wellesley se conduisit en galant homme. Il prit résolument la défense des deux généraux qui l'avaient supplanté dans le commandement. Quant à lui, l'opinion publique lui était déjà revenue toute entière. On considérait à part le vainqueur de Roriça et de Vimiero.

Après la mort du général Moore, on donna à sir Arthur Wellesley le commandement d'une nouvelle expédition en Portugal. C'est alors qu'il commença l'organisation de cette armée portugaise, si célèbre, qui pendant sept campagnes a combattu, mêlée dans les rangs de l'armée anglaise, et qui a pris une part si honorable à l'affranchisse-

ment du Portugal et de l'Espagne. Au mois de mai 1809, sir Arthur Wellesley marche rapidement vers le Douro; il surprend le maréchal Soult à Oporto, et il l'oblige à se retirer en Galice. Il redescend vers le Tage; il se réunit aux généraux espagnols et il marche sur Madrid, au mois de juillet. Le 28 juillet, il gagne la bataille de Talavera contre l'armée que commandaient le roi Joseph Bonaparte et le maréchal Victor, duc de Bellune. Au mois d'août, environné par des forces supérieures, il opère sa retraite, sans perte, sur Badajoz. Il est nommé baron de Douro et vicomte Wellington de Talavera.

En 1810, il entreprend la défense du Portugal. Le gouvernement anglais n'attendait plus grand chose de la Péninsule, et il était presque décidé à quitter la partie. Wellington avait en quelque sorte répondu des événements; et il exécuta des travaux immenses pour mettre Lisbonne à l'abri de tout danger.

Les fortifications de Torres-Vedras comprenaient trois grandes lignes de défense, on pourrait dire trois enceintes successives qui protégeaient Lisbonne à une très grande distance, du côté du nord, et qui allaient du Tage à l'Océan.

La première ligne n'avait pas moins de douze lieues d'étendue; la seconde ligne avait un peu plus de neuf lieues; la troisième, environ trois lieues.

Ces prodigieux travaux furent exécutés en neuf mois; et avec un tel secret, que l'armée française commença l'invasion sans en rien savoir, et qu'elle s'arrêta devant les lignes, comme devant un obstacle imprévu!

Quand Masséna marchait sur Lisbonne, Wellington, voulant démontrer à l'Europe que sa retraite était volontaire et calculée, avait pris position à Busaco, avec 25,000 Anglais et 25,000 Portugais, environ. Il avait été attaqué, le 27 septembre 1810, et il avait remporté une victoire complète. Au mois de mars 1811, il avait ramené l'armée française sur le territoire espagnol. Masséna fit un retour offensif, et Wellington avait remporté une nouvelle victoire à Alméida, le 5 mai 1811.

Dans cette même année, trois de ses lieutenants, les généraux Graham, Beresford et Hill s'étaient illustrés par des faits-d'armes très-honorables; Graham, à Chiclana; Beresford, à Albuera; Hill, à Arroyo-Molinos.

Les premiers généraux que Wellington avait eu à combattre étaient de braves soltats, de brillants officiers, mais des hommes d'une capacité médiocre : Junot, Sébastiani, Victor. Il continuait à s'élever ainsi progressivement et fatalement.

Après avoir triomphé des généraux médiocres, il se trouvait plus fort pour lutter avec les capacités réelles et enfin avec les illustrations de l'Empire. Ses succès contre Junot, contre Victor et contre Sébastiani, le menaient à des succès plus difficiles contre le maréchal Soult, contre le maréchal Ney, contre le maréchal Masséna, *l'enfant chéri de la victoire.*

En 1812, il avait fait une brillante campagne d'hiver ; il avait pris Ciudad-Rodrigo, Badajoz, Almaras ; il avait remporté une grande victoire ; il était entré à Madrid ; et il avait délivré le midi de l'Espagne.

En 1813, il était généralissime de toutes les armées d'Espagne et de Portugal. Il avait ouvert la campagne par une véritable marche triomphale, de Ciudad-Rodrigo à Vittoria. Il avait délivré les provinces du centre et du nord de la Péninsule ; il avait dispersé l'armée du roi Joseph.

Le 28 et le 30 juillet, il avait livré en avant de Pampelune deux batailles sanglantes, au maréchal Soult, et il l'avait forcé à la retraite. Le 31 août, il avait pris St-Sébastien, et il avait gagné la bataille de St-Martial. Le 8 octobre, il avait surpris les troupes qui gardaient la Bidassoa ; et il avait forcé le passage, commençant ainsi l'invasion de la France par la frontière du Midi, quand les armées alliées disputaient encore la Saxe à Napoléon. Le 10 novembre, il gagnait la bataille de la Nivelle. Le 9, le 10 et le 12 décembre, il livrait sous les murs de Bayonne une série de batailles meurtrières qui se terminaient à son avantage. Le 4 mars de cette année, il avait été nommé chevalier de la Jarretière ; et le 21 juin, il était promu au grade de feld-maréchal.

Au mois de janvier 1814, il passait les Gaves, et le 27 février, il gagnait la bataille d'Orthez, qui lui ouvrait le chemin de Bordeaux. Le 10 avril, il gagnait la bataille de Toulouse. On a beaucoup disserté sur cette journée. Il n'y avait pourtant qu'un mot à dire. Dans sa correspondance particulière avec Suchet, le maréchal Soult ne se regarde pas comme vainqueur. Le 3 mai 1814, Wellington recevait le titre de duc.

Dans ces sept campagnes, il avait passé par toutes les grandes épreuves que peut exiger la fortune. Il avait fait la guerre défensive, et il avait complétement réussi. Il avait fait la guerre d'embuscades et de surprises, et il avait réussi; il avait pris l'offensive, et il avait encore réussi. Il avait marché en avant, avec hardiesse, sans s'exposer à aucun désastre; il avait fait de longues retraites, sans être entamé.

Il avait combattu, en nombre supérieur, à Vimiéro, le 21 août 1808; à Oporto, le 12 mai 1809; à Vittoria, le 21 juin 1813; à la Nivelle, le 10 novembre 1813; à Toulouse, le 10 avril 1814; et il avait remporté la victoire.-- Il avait combattu, à nombre égal, à Salamanque, le 22 juillet 1812; à Pampelune, le 28 juillet 1813; à Saint-Martial, le 31 août; à Orthez, le 28 février 1814; et il avait remporté la victoire. — Il avait combattu, en nombre inférieur, à Talaveyra, le 28 juillet 1809; à Busaco, le 27 septembre 1810; à Almeïda, le 3 et le 5 mai 1811; et il avait remporté la victoire.

Quand nous disons qu'il avait la supériorité du nombre, il est juste de remarquer, la journée de Vimiéro exceptée, qu'il s'agit non pas des troupes

anglaises, mais de toutes les troupes allemandes, portugaises, espagnoles, régulières ou irrégulières qui, à différentes époques, ont passé sous son commandement. Les troupes anglaises devaient toujours être en nombre très-inférieur, comparées aux armées de l'Empire. Le simple bon sens et l'examen le plus superficiel du système militaire de la Grande-Bretagne suffisent pour nous tenir en garde sur ce point. Le fait est que de 1808 à 1813, Wellington n'a jamais eu plus de trente mille soldats anglais sous ses ordres, dans un temps où les armées impériales inondaient la Péninsule, et comptaient jusques à trois cent cinquante mille combattants. Frappé lui-même de cette énorme disproportion de forces, il disait à ses amis : « *Chose étrange!* avec notre pe-
» tite armée, j'ai tout tenu en échec! »—En 1813, le contingent anglais s'est élevé à quarante mille hommes. Mais, avec cette armée, Wellington a envahi la France.

Ses victoires et ses immenses succès militaires ne le désignaient pas seuls au choix de l'Europe. Il avait montré une élévation de sentiments, une simplicité de vertu, une hauteur de probité, une profondeur de bon sens qui étaient de vrais miracles, au milieu de cette fureur d'invasions et

de conquêtes, qui désolaient le monde. Quand il eut passé la Bidassoa et la Nivelle, les Espagnols commirent des excès déplorables dans les villages de la frontière. Voici de quel ton il avait signifié tout d'abord son mécontentement aux généraux espagnols : « Je n'ai pas perdu vingt mille hom- » mes depuis le début de la campagne, et je n'ai » pas conduit mon armée en France, pour que » les soldats aient le droit de piller et de vexer » les paysans français. Mettez-vous dans la tête » que j'aime mieux commander à une petite ar- » mée, si elle se conduit bien, qu'à une grande » armée, si elle se conduit mal. Je ne puis pas » me contenter de protestations d'obéissance. Il » faut qu'on obéisse réellement et qu'on exécute » strictement mes ordres. » — Le 24 décembre 1813, il écrivait au général Freyre : « La question » entre *ces messieurs* et moi, est de savoir s'ils » pilleront ou s'ils ne pilleront pas; et j'ai été » obligé de prendre des mesures sévères contre » les troupes du général Morillo. Je suis fâché » que ces mesures déplaisent à *ces messieurs*, » mais les actes dont je me plains sont beaucoup » plus déshonorants pour eux que les mesures » qu'ils ont rendues nécessaires... Si j'étais assez » scélérat pour souffrir le pillage, ne voyez-vous

» pas que la France, toute riche qu'elle est, serait » exposée à une ruine complète? .... Le général » Morillo a dit lui-même au général Hill qu'il était » impossible d'empêcher le mal, qu'il n'y avait » pas un soldat ni un officier de l'armée espa- » gnole qui ne reçût des lettres de sa famille » dans lesquelles on l'engage à profiter de l'occa- » sion et à faire fortune, en France.—C'est donc » à moi d'arrêter ces désordres; et tout ce que je » regrette c'est que les généraux espagnols ne » veuillent pas comprendre que toutes les mesu- » res que j'ai prises étaient rigoureusement et ab- » solument nécessaires... Demandez à Mina la jolie » façon dont il a été accueilli par les paysans » du Val de Bigorre, et vous verrez que l'hostilité » des paysans n'est pas à dédaigner. »

Il ne change pas de ton quand il fait ses doléances aux ministres anglais : « Si j'avais vingt » mille bons soldats espagnols sous mes ordres, je » prendrais Bayonne; si j'en avais quarante mille, » je ne sais pas où nous irions. Je les ai ces vingt » mille et ces quarante mille bons soldats espa- » gnols; mais ils ne sont ni nourris, ni payés, ni » vêtus par leur gouvernement; si je les fais » marcher, ils pilleront; et s'ils pillent, tout est » perdu. »

Prenait-il le ton railleur, il était encore plus dur. « En vérité, je ne peux m'empêcher de rire
» des plaintes du général Morillo ! Quand je lui
» ordonnai de se mettre sous les armes, il entre-
» prit, sans mon aveu, une espèce de reconnais-
» sance. Les routes étaient si mauvaises qu'il ne
» put venir à bout de faire avancer son infante-
» rie ; le résultat de cette équipée, c'est que la
» cavalerie anglaise, qui faisait son avant-garde,
» a beaucoup souffert. Puis, il vient me dire qu'il
» n'a pas de souliers ! comment donc a-t-il essayé
» de faire une reconnaissance, sans souliers ! et
» ces malheureuses troupes, comment a-t-il eu
» le cœur de les faire marcher, sans souliers et
» sans pain ! »

Voyant que ni les menaces, ni la potence, ni la fusillade ne suffisaient pour rétablir l'ordre, Wellington s'était décidé à mettre à la queue de l'armée et à renvoyer en Espagne toutes les armées espagnoles qui étaient sous ses ordres et qui ne comptaient pas moins de quarante mille hommes, d'ailleurs excellents soldats. Il était en pays ennemi ; il jouait le rôle de conquérant ; et il aimait mieux couper son armée en deux, que de souffrir le désordre et le pillage. C'est ainsi que pendant le mois de décembre 1813 et le mois de janvier

1814, il avait campé sur le territoire français avec la seule armée anglo-portugaise. Les batailles sanglantes qu'il livra sous les murs de Bayonne étaient demeurées sans résultat, parce qu'il ne lui était plus possible de faire un pas en avant.

Mais il avait pris un ascendant irrésistible sur les Basques et sur toutes les populations de la frontière. Et peu de temps après, le maréchal Soult déclarait aux ministres de Napoléon, qu'il ne fallait pas songer à une levée en masse, attendu que les paysans emportaient leur argent et emmenaient leurs troupeaux, pour aller chercher protection dans les lignes de l'armée anglaise.

Sous un autre point de vue, la conduite et le langage de Wellington n'avaient pas été moins extraordinaires. Pendant qu'il renvoyait les Espagnols de l'autre côté des Pyrénées, il écrivait aux ministres anglais : « Vous connaissez le » fâcheux état de mes ressources pécuniaires. » Nous sommes criblés de dettes, et c'est à peine » si j'ose sortir de chez moi, vu le nombre » infini de créanciers qui m'attendent pour me » présenter leurs comptes. » — Rien n'est plus beau, plus original, plus noblement original. Ce

vieux soldat, qui a trente ans de service, cet *homme de fer*, ce général victorieux, établi en pays ennemi, à la tête d'une armée immense, il a peur de ses créanciers. Genre de frayeur auquel les conquérants et les gagneurs de batailles sont rarement sujets ; et je ne sais si dans les fastes de la guerre on trouverait rien de comparable à cette magnifique simplicité.

Ainsi, le génie de Wellington, son caractère, l'ensemble de sa vie et de ses actes, son élévation lente et progressive, tout semblait concourir à faire de lui le plus solide obstacle que l'Europe pût opposer à Bonaparte.

C'est qu'en effet, il n'y a pas deux batailles de Waterloo, dans l'histoire. Waterloo n'est pas seulement une défaite ; c'est une destruction. C'est le naufrage d'un peuple. Le 18 juin, entre le lever et le coucher du soleil, l'empire français est mort. A huit heures du matin il était debout avec toutes ses espérances ; à neuf heures du soir, il n'était plus qu'un nom, un souvenir relégué déjà dans les limbes du passé.

Sans doute, dans la guerre de 1815, Bonaparte ouvrait les hostilités avec un grand désavantage sous le point de vue du nombre. Suivant les rôles

de l'armée impériale, il marchait sur Bruxelles, à la tête de cent quinze mille hommes, y compris la garde; les armées de Blücher et de Wellington formaient un total de deux cent vingt mille hommes. Mais il était Bonaparte; il savait quelle partie il allait jouer; il connaissait la supériorité numérique de ses adversaires; il n'ignorait pas non plus que les armées alliées étaient séparées et occupaient un très-grand espace; il avait concentré ses forces; il les avait réunies, secrètement, en une seule masse; il prenait l'offensive; il commandait à des troupes pleines d'enthousiasme et d'une ardeur admirable; et il comptait sur son génie, comme il l'avait fait plus d'une fois, pour suppléer au nombre par la rapidité des évolutions.

Selon le témoignage des historiens de tous les pays, son début obtient un plein succès; et pendant les trois premiers jours, les opérations furent à son avantage. Les armées de Wellington et de Blücher étaient séparées. Malgré toute la diligence possible, les Prussiens n'avaient pas pu réunir plus de soixante-dix mille hommes sur le champ de bataille de Ligny; et une partie seulement de l'armée anglaise était arrivée très-tard et au pas de course sur le champ de bataille des

Quatre-Bras. Blücher fut battu; et quoique Wellington se fût maintenu avec succès dans sa position, la défaite de l'armée prussienne l'obligeait à se retirer jusqu'à Waterloo, le 17 juin; et le lendemain, il devait avoir sur les bras, Bonaparte victorieux et les trois quarts de l'armée impériale.

Il n'est pas sans intérêt de voir sous quelles impressions il se présentait en champ clos dans cette dernière épreuve. Peu de temps avant l'ouverture des hostilités, il écrit au général Stewart : « Je suis au premier poste. La plus grande » partie des forces de l'ennemi est devant moi; » et quand je suis rassuré, nul n'a le droit d'avoir » peur. » — Ce qu'il dit là, avec une parfaite tranquillité, quand le danger est loin, il le dira exactement et dans les mêmes termes, au milieu du feu. Il écrit le 4 juin : « Quand les alliés entreront en » France, la France ne pourra plus rester neutre, » et tout donne lieu de croire que la partie saine » de la nation se rangera sous le drapeau du » roi. »

Le 14 juin, la veille de l'invasion, il écrit au duc de Feltre qui lui avait adressé un plan d'opérations : « Les malheurs du roi viennent de la

» défection de l'armée qui est le seul soutien de
» Bonaparte. La restauration se devra à la défaite
» de l'armée française, et je connais assez cette
» armée pour être convaincu que non-seulement
» il faut une force suffisante, mais que cette force
» doit être sagement dirigée vers un seul but. Il
» ne faut pas que nous courions après des curio-
» sités ! »

Il écrit au duc d'Orléans : « Le roi a été dé-
» trôné, parce qu'il n'a jamais eu d'autorité réelle
» sur son armée. C'est un fait que Votre Altesse
» Royale et moi nous connaissions bien, et que
» nous avons souvent déploré. Lors même que
» les fautes grossières ou plutôt les folies de son
» administration civile n'eussent pas été commi-
» ses, je crois que le résultat eût été le même.
» Nous devons donc regarder le roi comme la
» victime d'une révolte militaire. Car, quels que
» soient l'opinion et les sentiments de quelques-
» uns de ceux qui ont pris une large part à la
» révolution, et quelle que soit l'apathie de la
» grande masse de la population en France, nous
» pouvons, je crois, tenir pour certain que les
» premiers n'aiment point l'ordre de choses ac-
» tuel, et que les derniers, s'ils l'osaient, s'y
» opposeraient par la force des armes. »

Il y a plusieurs lettres de lui, datées de Waterloo. Le 18 juin, il écrit à sir Charles Stuart : « 3 » *heures du matin :* Tranquillisez, je vous prie, les » Anglais, si vous le pouvez. Qu'ils se préparent » à partir, mais qu'ils n'y mettent ni précipita» tion, ni frayeur, *car les affaires tourneront bien* » *pour nous.* »

Il écrit au malheureux duc de Berry : « Nous » avons eu une bataille très sanglante, près de » la ferme des Quatre-Bras, moi ; et près de Som» breffe, les Prussiens. J'avais très peu de monde » avec moi, et point de cavalerie ; cependant j'ai » repoussé l'ennemi, et j'ai eu des succès. Les » Prussiens ont souffert beaucoup, et se sont re» tirés, dans la nuit ; j'ai donc été obligé d'en faire » autant, dans la journée d'hier. Les prussiens » ont été rejoints par leur 4e corps, de plus de » 30,000 hommes ; et moi, j'ai presque tout mon » monde.

» *J'espère, et j'ai raison de croire que tout ira* » *bien ;* mais il faut tout prévoir. C'est pour cela » que je prie Votre Altesse Royale de faire ce qui » est écrit dans cette lettre. Que le Roi parte pour » Anvers, non sur de faux bruits, mais sur une » nouvelle certaine que l'ennemi serait entré à » Bruxelles, malgré moi. »

En parlant de son armée il avait dit, peu de jours avant l'ouverture des hostilités : « Je crois » qu'elle fera son devoir ; mais elle est composée » de troupes *de différentes nations;* et il y a nom- » bre de soldats qui sont bien jeunes. Les cir- » constances où se trouve le gouvernement bri- » tannique m'empêchent d'avoir un aussi grand » nombre d'Anglais que je l'aurais voulu. »

La force des deux armées qui ont combattu à Waterloo, pendant la première moitié de la journée, était à peu près égale. L'avantage était néanmoins du côté de Bonaparte, parce que son armée se composait de troupes *d'une seule nation*, animées d'un même esprit, ayant dans leur chef la plus indomptable confiance, et parce que cette armée venait de remporter à Ligny une grande victoire. Quant à la force numérique, on peut la relever avec une exactitude rigoureuse, en ce qui concerne l'armée anglaise, et arriver à un à peu près, quant aux troupes des autres nations. Suivant les rôles officiels, les troupes anglaises placées sous les ordres de lord Wellington, formaient un total de 43,133 combattants. On sait que les Anglais n'inscrivent au rôle des combattants que les simples soldats et les sous-officiers qui servent comme le simple soldat, ce qu'ils appellent

rank and file. Les sous-officiers, les officiers de toute classe, l'état-major, etc., augmentaient l'effectif ordinaire de 5,359 hommes. Mais dix régiments d'infanterie et un régiment de cavalerie étaient détachés de l'armée; ces troupes occupaient Anvers, Ostende, Nieuport et Braine-le-Comte.

Les onze régiments détachés comptaient 7,467 hommes, soldats et officiers, qu'il faut déduire du grand effectif. En outre, dans les journées du 16 et du 17 juin, l'armée anglaise avait eu 3,149 tués ou blessés. Le nombre d'hommes présents au drapeau, le 18 juin, au matin, soldats et officiers, combattants ou non-combattants, était donc de 37,890, ainsi distribués, dans les trois armes : Artillerie et génie, 7,310; cavalerie, 9,403; infanterie, 20,159. A ces troupes, il faut ajouter environ 8,000 Brunswickois, 9,000 Hanovriens, 17,000 Belges ou Hollandais. En somme, le duc de Wellington commandait, à Waterloo, une armée de soixante-dix mille hommes effectifs, appartenant à cinq ou six nations différentes. Les troupes qui étaient chargées d'appuyer l'armée anglaise se divisaient en deux classes; il y avait des recrues en assez grand nombre, des soldats tout neufs qui n'avaient jamais vu le feu; il y avait de

vieux soldats belges, hollandais, allemands qui avaient longtemps servi sous Bonaparte, et que l'on soupçonnait de servir à contre-cœur sous un autre drapeau. Ces soupçons étaient profondément injustes. Belges, Hollandais et Rhénans se conduisirent avec le plus brillant courage et la plus grande loyauté. Mais le fait est que l'on craignait une défection de la part de quelques régiments, et le duc de Wellington, sachant combien la cavalerie et l'artillerie française étaient fortes, nombreuses et puissantes, plaçait toute sa confiance dans les vingt mille hommes d'infanterie anglaise qu'il avait rangés sur deux lignes, en avant de Waterloo.

L'armée impériale était d'environ soixante-quinze mille hommes. Bonaparte avait envahi le royaume des Pays-Bas avec cent quinze mille combattants. Il en avait perdu dix mille aux Quatre-Bras ou à Fleurus. Il en avait laissé vingt-neuf mille au général Grouchy pour tenir en respect l'armée prussienne. Il lui restait donc soixante-quinze ou soixante-seize mille hommes, rangés en bataille devant la Belle-Alliance, le 18 juin. Là était précisément le vice radical de son plan de campagne. Bonaparte ne pouvait atteindre à l'égalité de forces sur un point qu'en se résignant à

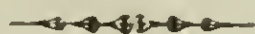
être très faible sur tous les autres points. Habitué d'ailleurs à considérer les soldats comme des machines et non comme des hommes, il s'imaginait que l'armée prussienne, battue à Fleurus, serait paralysée pour longtemps. Il ne voyait pas que la guerre, depuis quelques années, avait pris un caractère nouveau; que les simples soldats étaient animés de passions violentes; que les Anglais et les Prussiens notamment se battaient comme gens personnellement intéressés dans la querelle et entraînés par le fanatisme du point d'honneur. Le génie a peu de prise sur des armées qui, à la bravoure naturelle et à la discipline, réunissent l'esprit d'indépendance et le patriotisme. Aussi, l'armée prussienne, vaincue à Fleurus, était-elle prête à recommencer le lendemain; et l'infortuné Grouchy, placé en l'air, comme disent les tacticiens, avec vingt-neuf mille hommees, ne pouvait pas arrêter une armée qui comptait encore près de cent mille bons soldats.

La besogne de Bonaparte, c'était donc de forcer l'armée anglaise à la retraite, avant l'arrivée des Prussiens. C'est ce qu'il n'a pas fait; c'est même ce qu'il n'a jamais été au moment de faire. Pendant la plus grande partie de la journée, il

avait une incontestable supériorité, et sous le point de vue du nombre et sous le point de vue de la composition des troupes, suivant les principes qu'il a posés lui-même. Il a fait plusieurs attaques, qui ont échoué ; et pourtant chaque heure qui s'écoulait emportait un lambeau de son empire. A quatre heures du soir, le général Bulow est arrivé avec seize mille Prussiens. Bonaparte l'a tenu en échec ; mais la supériorité du nombre n'était plus de son côté. Il n'en a pas moins recommencé une attaque générale, à sept heures du soir, contre la ligne des Anglais, attaque où Wellington a combattu de sa personne, et qui n'a pas eu plus de succès que les attaques précédentes. Un peu avant la nuit est arrivé Blücher avec une grande partie de l'armée prussienne. Si l'armée anglaise eût déjà commencé un mouvement de retraite, comme on l'a prétendu, lorsque Blücher est arrivé, l'armée prussienne était infailliblement battue elle-même, selon l'opinion des meilleurs juges ; car, elle sortait des défilés de la Chapelle-Saint-Lambert ; elle avançait en immenses files sur la ligne même qu'occupait l'armée anglaise ; elle était en ordre de marche ; elle eût donné dans l'armée française comme dans un guêpier ; et elle n'aurait jamais eu le temps de se

mettre en ordre de bataille. Dans son bulletin, Blücher constate que l'armée impériale était déjà en désordre, quand il a rejoint les Anglais. Il est assurément le témoin le plus irrécusable, dans la circonstance, celui dont l'amour-propre était le plus intéressé à dire tout le contraire ; et cette déclaration fait honneur à sa loyauté de soldat.

Des nombreux documents qui existent sur la journée de Waterloo, il résulte que Bonaparte était vaincu, quand le gros de l'armée prussienne a paru sur le champ de bataille; mais l'arrivée de Bulow avait puissamment aidé les Anglais, et l'arrivée de Blücher a changé la défaite de Waterloo en un désastre sans nom.



§

Entre toutes les grandes figures de ce temps, ce qui a distingué le duc de Wellington, c'est son profond éloignement pour toute idée de vengeance, pour tout sentiment de jalousie ou de rancune. Le calme parfait, la complète possession de lui-même qu'il a gardés au milieu des plus difficiles épreuves, il les garde après la victoire, au milieu d'un déchaînement universel contre les vaincus, déchaînement qui semble ne vouloir plus rien respecter. Sa première pensée, après Waterloo, c'est de favoriser le retour de Louis XVIII.

Voici les choses très curieuses qu'il écrit, en confidence, au général Dumouriez :

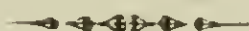
« A mon arrivée près de Paris, je savais que
» les alliés n'étaient pas du tout déterminés en
» faveur du roi ; que les *** surtout ne voulaient
» pas la restauration ; que l'armée et les assem-
» blées étaient contraires, qu'il y avait quatre
» provinces en état de rébellion ; que d'autres,
» y compris Paris, étaient très-froides ; il était
» clair pour moi que si je n'intéressais pas Fou-
» ché à la Restauration, Sa Majesté eût été obligée
» de rester à St-Denis, au moins jusqu'à l'arrivée
» des souverains ; ce qui aurait, en tout cas, nui
» à son autorité et à sa dignité. Je n'avais jamais
» vu Fouché, ni eu la moindre communication
» avec lui. Je ne pouvais donc m'intéresser à son
» sort. J'ai conseillé à Sa Majesté de prendre Fou-
» ché à son service, parce qu'avec l'aide de cet
» homme, elle pourrait rentrer sans l'appui des
» alliés ; et je suis parfaitement certain que le roi
» doit sa restauration tranquille et digne à ce
» conseil. »

Quand Blücher a voulu lever une contribution de cent millions sur la ville de Paris, quand il a essayé de faire sauter le pont d'Iéna, c'est Wel-

lington qui est intervenu tranquillement, et qui a mis obstacle à toutes ces furieuses vengeances. On lui a reproché d'avoir laissé violer la capitulation de Paris dans la question des Musées et dans le triste procès du maréchal Ney. Il s'est expliqué sur ces deux points avec une entière franchise. On peut croire qu'il s'est trompé, sans douter un seul instant de sa modération et de sa bonne foi. On ne lui contestera jamais la part très-grande qu'il a prise à la restauration des Bourbons; restauration qui fut un grand bienfait pour la France, malgré les actes très-condamnables qui assombrirent les premiers temps du gouvernement de Louis XVIII. On ne doit pas oublier surtout que la première pensée de cet homme, à peine sorti de l'affreux tumulte de Waterloo, fut une protestation contre le projet de démembrer la France.

L'intégrité de la monarchie française, au nom du droit et au nom du bon sens, c'est le principe qu'il fit planer sur les négociations de 1815, et qu'il fit triompher imparfaitement, mais suffisamment, avec l'aide de l'empereur Alexandre. Dès le 11 août 1815, il avait adressé à lord Castlereagh, un long memorandum pour développer son opinion sur ce point capital. « Le peuple français, » dit-il, s'est soumis à Bonaparte; mais il est ri-

» dicule de croire que les alliés se seraient ren-
» dus maitres de Paris après une seule bataille, si
» le peuple français, en masse, n'eût pas été fa
» vorablement disposé pour la cause du roi.
» Dans mon opinion donc, les alliés n'ont pas le
» droit de faire une brèche importante au traité
» de Paris. »



§

C'est encore une chose convenue, en France, que les Anglais ont l'audace de comparer le génie militaire de Wellington au génie militaire de Bonaparte, et qu'ils sont d'assez mauvais juges pour donner la préférence au premier. Sans doute, les Anglais ont cette audace; mais ils ne sont pas aussi tranchants qu'on le dit. Ils sont devenus très-magnanimes envers l'homme de Waterloo et de Sainte-Hélène. Non-seulement ils se piquent de justice et d'impartialité; mais ils font très-bonne mesure, en matière d'admiration. Et cela

se comprend. Ils s'inquiètent fort peu de rabaisser Napoléon Bonaparte. Qu'on l'élève, au contraire, tant qu'on voudra, cela ne leur porte pas ombrage. Il leur suffit de l'avoir vaincu et détrôné.

Quant aux parallèles, dont on fait tant de bruit, et assurément les écrivains qui s'en offensent n'en ont jamais lu un mot, ils sont pleins de courtoisie. Qu'on prenne les extrêmes, dans les deux grands partis qui divisent l'Angleterre; et on demeurera convaincu que, sans adopter les opinions populaires qui règnent en France, les Anglais parlent de Napoléon avec une parfaite convenance. A cet égard, M. Alison, écrivain ultrà-tory, ne diffère pas sensiblement du général Napier, radical prononcé : « Napoléon avait plus » de génie, dit M. Alison; Wellington avait plus » de jugement. » Tel est le début de ce remarquable parallèle, très-bien pensé et très-bien écrit. Il est trop étendu, pour trouver ici sa place; mais ce début montre fort bien quelle est la pensée de l'historien et la portée de son œuvre. Le général Napier s'exprime en ces termes : « Les Français l'ont regardé (Wellington) comme un géné» ral timide et irrésolu; les Anglais l'ont loué » d'avoir imité Fabius. Ce sont là des phrases. » Son système fut celui de tous les grands capi-

» taines. Il tenait son armée bien en main, ayant
» soin qu'elle fût toujours prête à marcher ou à
» combattre ; et selon les circonstances, tantôt il
» a pris l'offensive et tantôt il a gardé la défen-
» sive, déployant, dans l'un et dans l'autre cas,
» une intelligence supérieure et magistrale. Tel
» jour, la fortune l'a servi ; tel autre jour, son gé-
» nie naturel ; mais la grande part de ses triom-
» phes revient à son indomptable activité, car il
» était, dans toute l'énergie du mot, un rude tra-
» vailleur.

» Qu'il fut moins vaste dans ses desseins, moins
» hardi dans l'exécution que ne l'était l'empereur
» des Français ; qu'il n'ait montré ni la même ra-
» pidité ni la même originalité dans ses concep-
» tions, nous l'accordons volontiers ; d'ailleurs,
» il a fait plus tard son apparition sur les champs
» de bataille, et on a le droit de penser qu'il a
» profité des leçons du plus grand des maîtres.
» Sous un autre point de vue, Wellington avait à
» lutter contre des difficultés plus sérieuses. Ja-
» mais Napoléon, même dans ses premières cam-
» pagnes d'Italie, n'a été entravé et tourmenté
» par le gouvernement français, comme l'a été
» Wellington par les divers gouvernements de
» Portugal, d'Espagne et d'Angleterre. Leur sys-

» tème de guerre était néanmoins fondé sur les
» mêmes principes. L'aptitude à supporter les
» plus grandes fatigues, la vigilance la plus sou-
» tenue, le talent de se bien garder, de dissimuler
» ses mouvements, de protéger ses flancs et de
» maintenir ses communications sans trop s'é-
» tendre, tous ces dons étaient également dépar-
» tis à l'un et à l'autre. Fermes, tranquilles, et
» opiniâtres dans la résistance; véhéments et
» obstinés dans l'attaque; hardis quand la témé-
» rité était de saison, plus enclins à opérer par
» une attaque de flanc que par une attaque de
» front, en tout cela ils se ressemblent et ils
» étaient égaux; mais dans l'art de suivre sa
» pointe et de profiter de la victoire, le général
» anglais reste bien loin de Napoléon. La bataille
» de Wellington, c'était le coup sec du bélier, qui
» frappe droit et raide, et qui fait une large
» trouée dans le mur de la place. La bataille de
» Napoléon, c'était le mouvement et l'irruption
» d'une lame gigantesque qui, tombant d'une hau-
» teur immense, force tous les obstacles et inonde
» au loin tout le pays. »

Il est très-permis de penser tout autrement que les historiens anglais. Mais il serait difficile de prouver que ces historiens ne parlent de Napo-

léon que pour l'immoler à sir Arthur Wellesley.

Le général Napier a raison de signaler toutes les difficultés, tous les embarras que le gouvernement britannique impose à ses généraux. Toutes ces entraves ont leurs inconvénients; mais elles ont aussi leurs avantages. Et le général Napier, malgré son esprit et son savoir, malgré l'élévation de ses sentiments, ne rend pas toujours une complète justice au gouvernement de son pays. Il oublie que dans cette lutte suprême contre la république et contre l'empire, la grande force de l'Angleterre était précisément dans ses institutions. Le gouvernement anglais a fait la guerre pendant vingt-deux ans, en traînant après soi tout l'attirail de la liberté, au milieu des clameurs de la tribune et de la presse, au milieu des désastres du commerce, malgré les émeutes, les meetings, les pétitions pour la réforme électorale et les vitres cassées, sans jamais rien sacrifier de ses légitimes droits, sans se croire une seule fois obligé de céder, soit à l'ennemi intérieur, soit à l'ennemi extérieur. C'est qu'après tout, il se sentait profondément implanté dans le sol. La mauvaise foi des partis, l'injustice et les discours de l'opposition parlemen-

taire, les batailles de tous les jours sur la place publique, ne l'ont pas moins bien servi que son intelligence et son patriotisme. Quand il n'y avait plus sur le continent ni une tribune, ni une presse libre, toutes les passions, les bonnes comme les mauvaises, étaient incessamment tenues en éveil, dans l'empire britannique, et, sans le vouloir, sans y songer, elles concouraient au même but. Personne n'y pouvait être trompé ou trompeur, plus d'un jour. Tout y était compté, pesé, examiné avec une impitoyable rudesse. Ce mouvement et ce bruit qui faisaient croire à Napoléon que l'Angleterre était toujours au moment de sauter en l'air, comme un baril de poudre, c'était la vie d'un peuple libre. Le baril de poudre est encore à la même place; et ce sont les peuples bien sages, bien dociles, bien aimables qui s'amusent à faire le saut périlleux.

Le duc de Wellington, lui-même, s'est plaint quelquefois de l'indiscrétion des journaux anglais, indiscrétion qui risquait de compromettre ses opérations militaires. Cette indiscrétion ne l'a pas empêché de réussir. Sur le continent, on exagère la victoire et on dissimule la défaite ; en Angleterre, les succès les mieux constatés trouvent toujours des censeurs jaloux et malveillants;

et il paraît assez bien, néanmoins, que le tumulte de la place publique, les colères de la tribune, les indiscrétions de la presse, n'ont diminué en rien ni la confiance des généraux, ni la bravoure des soldats.



§

L'horreur que professait Wellington pour le désordre, pour le pillage, pour les excès de tout genre, et son inflexible rigueur à maintenir la discipline, lui ont valu le surnom de *iron-duke : le duc de fer*. Il y a du vrai dans cette expression; mais il ne faut pas trop la prendre au pied de la lettre. Elle donnerait une idée très fausse du caractère de l'homme. Elle n'est vraie que quand on l'applique à un certain ordre de délits graves, et de nature à compromettre soit la sûreté publique, soit la sûreté de l'armée. D'ailleurs, jamais homme de guerre ne s'est montré plus avare du

sang de ses soldats, et n'a ménagé à ses troupes le labeur, les privations et les fatigues avec une affection plus paternelle ; jamais général en chef ne s'est donné plus de soucis et plus de peines pour assurer le bien-être et le comfort à son armée. Quand une faute ne lui semblait pas de nature à compromettre le salut de tous, il devenait même un homme sensible et bon, dans toute la vulgarité du terme, comme le prouve l'exemple suivant.

Un officier de la légion allemande était accusé d'avoir mal fait son devoir, sur le champ de bataille; et le duc de Brunswick voulait traduire cet officier devant un conseil de guerre. « N'en faites » rien, écrit Wellington; le manque de courage » est un cas fort rare dans l'armée, et ce crime » n'a pas besoin d'une punition exemplaire. Si un » malheureux a faibli devant l'ennemi, j'aime » mieux lui permettre de se retirer du service, » que de montrer sa faiblesse au grand jour. C'est » pourquoi je prie V. A. d'accepter la démission » que lui offre le lieutenant ***. »

Dans une lettre fort originale, adressée à un M. A..., qui voulait écrire un récit complet de la bataille de Waterloo, il exprime les mêmes senti-

ments : « ..... L'historique d'une bataille, dit-il, ne
» diffère pas beaucoup de celui d'un bal. Quelques
» personnes peuvent se rappeler isolément tous
» les petits faits dont la conséquence a été une
» victoire ou une défaite. Mais l'ordre précis,
» l'enchaînement exact de tous ces détails, en un
» mot tout ce qui leur donne une valeur sérieuse,
» vous ne parviendrez pas à le rétablir.

» Et puis, les fautes ou la mauvaise conduite
» de quelques officiers auront donné à d'autres
» l'occasion de se distinguer. Vous ne pourrez
» pas louer ceux-ci sans vous montrer sévère
» pour ceux-là. Croyez-moi, tous ceux que vous
» voyez en uniforme militaire ne sont pas des
» héros; et quoiqu'il y ait bien des traits d'hé-
» roïsme individuel dont on ne parle pas, dans
» une bataille comme celle de Waterloo, il vaut
» mieux peut-être garder le silence qu'essayer
» de tout dire. Si, néanmoins, vous persistez
» dans votre projet, je suis prêt à vous aider de
» mon mieux. »

La vie politique de lord Wellington devait offrir un tout autre spectacle que sa vie militaire. *Monté sur le faîte*, il n'avait plus à désirer que l'impossible. Mais la solidité de son jugement, la

trempe de son esprit, la modération de son caractère, le mettaient à l'abri de tout danger, sans qu'il eût besoin d'un grand effort de résignation.

Il n'avait rien de cette inquiétude convulsive, ni de cette mélancolie théâtrale, qui mènent souvent les héros aux petites-maisons. Le fameux :

« ... *I, demens, et sævas curre per alpes!*
» *Ut pueris placeas, et declamatio fias!* »

Le non moins fameux :

« *Æstuat infelix angusto limine mundi.* »

n'étaient pas faits pour lui; et Juvénal y perdrait tout son latin.

C'était un brave soldat, un héros modeste, un ami sincère des lois et des libertés de son pays, un sujet respectueux et fidèle; il avait conquis, sans y prétendre, le titre de premier citoyen, et pendant quarante années, il ne songe plus qu'à porter avec honneur ce titre superbe. Sa vie politique a été tout ce qu'elle devait être; honorable et digne.

Il a pu regretter le mauvais vouloir qu'il témoigna à M. Canning; mais cette opposition n'a duré qu'un moment. Ses triomphes diplomatiques finis-

sent, d'ailleurs, en 1815. Si ses idées et ses opinions ont triomphé au congrès de Paris, cette victoire est assez belle pour le consoler des échecs qu'il a essuyés plus tard. En expiation de ses triomphes sur le champ de bataille, il a eu l'agrément d'être battu par M. de Chateaubriand, par M. de Montmorency, par M. de Villèle, sur le terrain de la diplomatie. Tout bien considéré, on n'imaginerait pas une plus fausse position que celle qu'il était obligé de prendre. Il n'aimait pas les révolutions, et il haïssait d'instinct la démocratie. Mais il ne reconnaissait pas le principe de l'intervention. Il ne prenait donc sa place, dans un congrès européen, que pour protester absolument contre tout le monde. Il condamnait les révolutions d'Italie et d'Espagne; et il protestait contre les gouvernements qui se croyaient en droit d'aller combattre ces révolutions. Je n'entends nullement blâmer une telle politique; mais il est évident qu'à cette époque le représentant de l'Angleterre ne pouvait être que tout seul de son avis. Il ne tenait guère qu'à s'isoler; et l'isolement était, au fond, la véritable politique de l'Angleterre.

Les succès des tories contre la république et contre l'empire avaient élevé leur opinion à la

plus haute puissance. Les meilleurs esprits du parti se trouvaient même trop vainqueurs et ils souhaitaient un changement de politique. Dès que lord Castlereagh eut disparu de la scène, un torysme modéré, dont M. Canning, espèce de Martignac, était le représentant, vint donner fort à propos quelque relâche aux opinions libérales. C'est ce que lord Wellington finit par très-bien comprendre, malgré un premier moment de mauvaise humeur. Il le comprit si bien, qu'il fit lui-même un grand pas dans cette voie, quand il mit toute son influence au service d'une cause essentiellement libérale, quand il proposa lui-même le bill qui a émancipé les catholiques. Il ne voulait pas aller plus loin en fait de progrès; et il a combattu la réforme électorale.

Chef de la plus puissante aristocratie du monde, il était quelque chose de plus qu'un grand citoyen. Il était à lui seul une sorte de grand pouvoir dans l'Etat. Il le savait; et pendant près de quarante ans il s'est appliqué à faire semblant de ne pas le savoir et à n'abuser de rien. Il ne faut pas toujours prendre au sérieux les divers rôles qu'il a joués dans le drame de la politique intérieure.

Il était un peu le protecteur et le parrain de tous les ministères ; et il se prêtait à la cérémonie, de très-bonne grâce. Les petits changements de systèmes et les petits changements de personnes devaient paraître assez indifférents à l'homme qui, pendant vingt ans, avait joué cette grande partie où il s'agissait, pour l'empire britannique tout entier, d'être ou de ne pas être.

Nelson est mort, à Trafalgar, dix ans avant la fin de la guerre ; mais il lui a été permis de soupçonner qu'il n'y aurait plus après lui de guerre maritime. Wellington, plus heureux encore, a vu de ses yeux l'accomplissement de tous ses projets. Par la proclamation de la liberté de conscience, il a eu le temps d'assurer la paix intérieure de la Grande-Bretagne. Il a assez vécu pour voir l'Europe et la France invinciblement liées aux traités de 1815 ; et au milieu d'un déluge de révolutions, il laisse à l'Angleterre triomphante le droit de se considérer comme l'asile inviolable de la liberté et du bon sens.

FIN.


LIBRARY
APR 15 1976
UNIVERSITY OF TORONTO